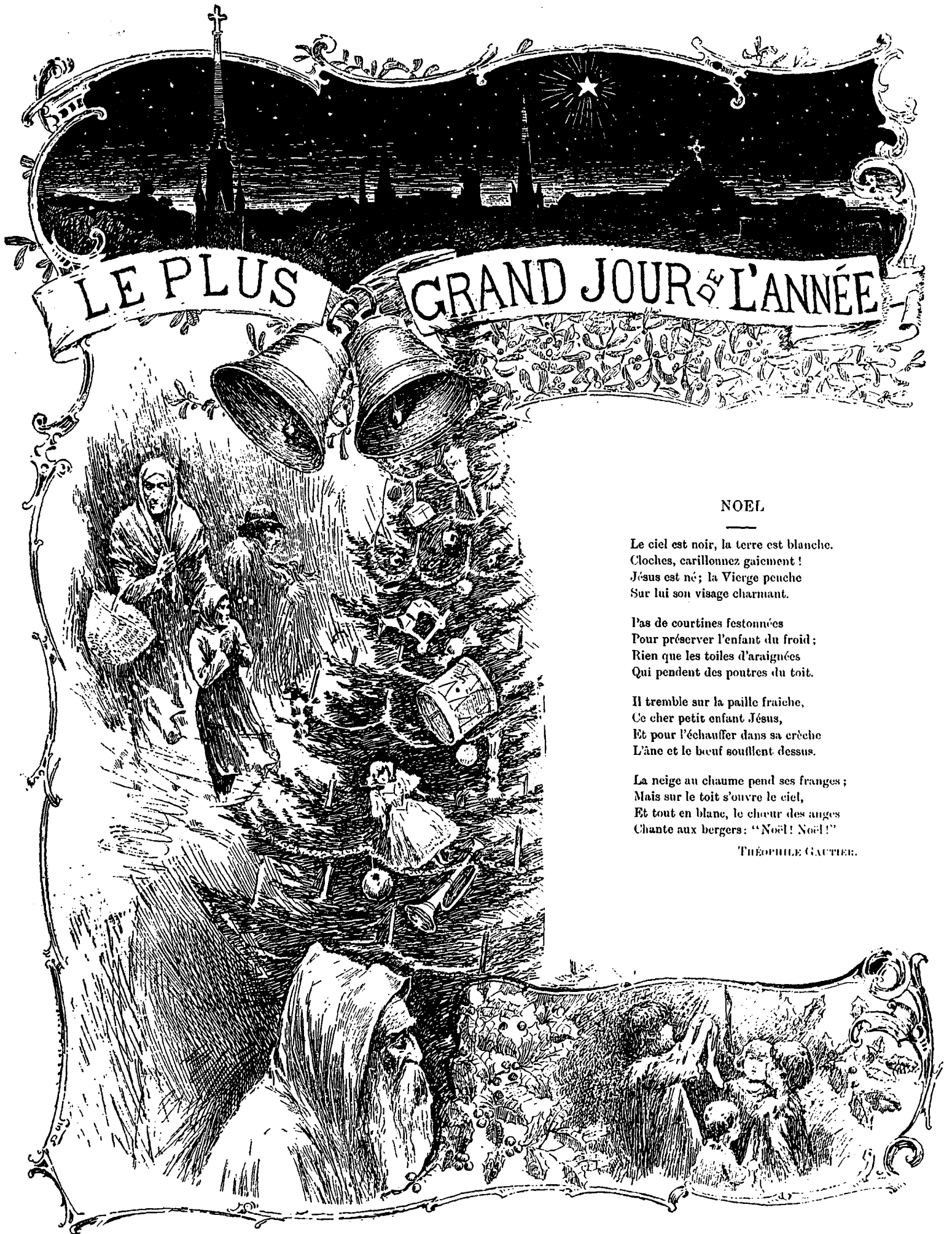


Le Samedi

VOL. IV — NO. 29

MONTREAL, 24 DECEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 6 CTS



NOEL

Le ciel est noir, la terre est blanche.
Cloches, carillonnez gaiement !
Jésus est né; la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid;
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le boeuf soufflent dessus.

La neige au chaume pend ses franges;
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
Et tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers: "Noël! Noël!"

THÉOPHILE GAUCIER.

NOEL

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Cents.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 24 DÉCEMBRE 1892.



La clé d'une bonne situation n'est pas la loison.

Le chemin qui descend la montagne est bien plus court que celui qui la remonte.

Les bons meurent jeunes ; c'est surtout vrai de la basse-cour pendant les fêtes de Noël.

Les ondulations d'un charmant mouchoir de baptiste ont perdu plus d'individus que la vague d'une mer en courroux.

Une autre preuve que la femme ne peut tenir un secret c'est que tandis que l'homme cache soigneusement ses bretelles, la femme les met ostensiblement au dehors.

Un tramp vêtu des plus beaux échantillons de guénilles qu'il soit possible d'imaginer est interpellé par un confrère qui lui demande de quelle étoffe est son habit. "Je ne sais, dit l'autre, je crois qu'il est fait d'air frais."

QUEL EST LE LIVRE IMPRIMÉ DANS LE
FORMAT LE PLUS EXIGU

Signalons le *Bryce's Thumb English Dictionary*, qui ne renferme pas moins de 15 000 mots, et qui est publié à Glasgow chez David Bryce. Ce livre microscopique mesure $1\frac{1}{2}$ pouce sur $1\frac{1}{8}$ pouce.

LE SOUFFLE DU PETIT JÉSUS

Marie était assise au seuil de sa demeure
Et tournait son fuseau lourd de laine, en songeant ;
Et Joseph se courbait sur le rabot, à l'heure
Où le petit Jésus jouait avec saint Jean.

Jésus dans ses doigts blancs prenait divers-es fanges
Sur le bord d'un vieux puits, au milieu de la cour ;
Sa main en pétrissait de légères mélanges
Que son souffle envoyait dans l'azur tout à tour.

Comme Jean stupéfait admirait ce prodige,
Jésus lui dit : Mon souffle, en tout temps, en tout lieu,
Redonnera la vie au lys mort sur sa tige
Et fera s'envoler les âmes au ciel bleu.

MOTS D'ENFANTS

La mère.—Si tu laisses cette orange pendant une semaine après l'arbre de Noël, elle va devenir deux fois sa grosseur.

Lucien.—Ça ne servirait de rien, parce qu'après je serais obligé d'en donner la moitié à Juliette.

FAUT PROTÉGER SES AMIS

Le juge.—Prisonnier, vous êtes accusé d'avoir assailli la victime avec une brique ; plaidez-vous coupable ou non coupable ?

Le prisonnier.—Votre Honneur, je vous demanderais de prendre en considération que j'avais choisi une brique bien molle, parce que c'était un de mes bons amis.

PAS A L'USAGE DE NOS LECTRICES

Elle était jolie comme un cœur et elle demeurait à la campagne ; mais elle venait à la ville tous les jours. Un billet de commutation pour un mois faisait l'affaire pour toute l'année, et pour cause, parce que le conducteur l'aimait éperdument.

L'amie.—Pourquoi permets-tu à ce conducteur de te faire tant d'avances ?

La jeune fille rougit un peu.

L'amie.—Au moins, tu n'est pas sérieuse, n'est-ce pas ?

La jeune fille.—Oh ! non, ce n'est qu'une fantaisie de passage.

Et pour une fois encore, le conducteur oubliera de lui demander son billet.

UN ONCLE AVERTI EN VAUT DEUX

L'oncle.—Aimerais-tu avoir une petite charrette pour tes étrennes ?

Fernand.—Oui, mais pas une petite affaire comme celle que tu as apportée chez toi hier midi.

SWEET REMEMBRANCE

Elle.—Que le temps passe vite ! il me semble que le Noël de l'an dernier était hier.

Lui.—C'est vrai ; ce n'est que d'hier que j'ai réussi à payer tes notes de la dernière fois.

LE PARTAGE DU TRAVAIL

Alexandrine.—Ainsi vous avez passé vos examens, monsieur Têtevide ; je suppose qu'ils vous ont coûté beaucoup de travail ?

Mr. Têtevide.—Non, pas beaucoup ; mais mon précepteur n'a pas eu une minute de repos.

APRÈS LE PLAISIR, LE CAUCHEMAR



Popol qui avait abusé du pudding de Noël passe la nuit à lui demander pardon.

BRAVOURE PLATONIQUE



Carlo.—Je voudrais bien les voir essayer à me manger le jour de Noël ! Vous vous laissez faire comme des crêpes !

LE ROI BÉBÉ

Le roi Bébé !... vous devez le connaître,
Ce souverain dont le charme pénètre ;
Avant d'avoir risqué son premier pas
N'a-t-il pas fait du monde la conquête ?
Amis, voyez comme on se met en quête,
Pour le comblant, de jouets pleins d'appas.

Qui, mieux que lui, d'une simple parole
Sait captiver notre âme et la console ;
Qui, d'un regard, nous met mieux à ses pieds ?
Est-il roi, tsar, sultan, empereur même,
Environné de majesté suprême,
Dont les desirs si bien soient épiés ?

Quel Massillon plein d'éloquentes flammes
Nous suspend mieux à ses lèvres, Mesdames,
Que fait Bébé, ce fin prédicateur ?
Quel beau sermon vaudra son frais sourire,
Le mot naïf que sa bouche a su dire,
Le gazouillis de son gosier chanteur ?

Pourtant il a, paraît-il, maint caprice,
Brise un jouet, repousse sa nourrice,
Aux mauvais jours, et fait pleurer maman !
En vain alors papa prend l'air sévère :
De son courroux, des gros yeux de grand-père,
L'espiègle rit,... comme d'un compliment !

Lequel de vous garderait sa colère,
Quand le rusé fait son câlin pour plaire,
Lorsque sa voix s'exerce à cajoler ;
Quand le baiser naît sur ses lèvres roses
Pour s'envoler aux fronts les plus moroses,
Qui ne voudrait se laisser enjôler !

Sire Bébé, laisse-moi te le dire,
Chacun est fier de subir ton empire ;
Règne sur nous, règne donc en vainqueur ;
Mais garde-toi surtout, cher petit maître,
Tyran déjà, même avant que de naître,
Garde-toi bien de briser notre cœur.

MARIE-THÉRÈSE LAPOUYADE.

OU EST LA DIFFÉRENCE

—Savez-vous quelle différence il y a entre un maître d'armes, un bijoutier et une couturière ?

—Je n'en vois pas.

—Comment, vous n'en voyez pas ?

—Aucune.

—Voici : le maître d'armes *pare les coups* ; le bijoutier *pare les cous*.

—Et la couturière ?

—La couturière *parle et coud* !!!

ACCOMMODANT

Le client.—Malheureux ! Ne pouvez-vous pas faire attention à ce que vous faites ? Vous venez de renverser cette sauce sur mon habit.

Le garçon.—Monsieur, je vous demande bien pardon ; je vais vous rembourser.

Le client.—Comment pouvez-vous me payer ?

Le garçon.—Je vais diminuer le prix de l'addition.

IMPOSSIBLE

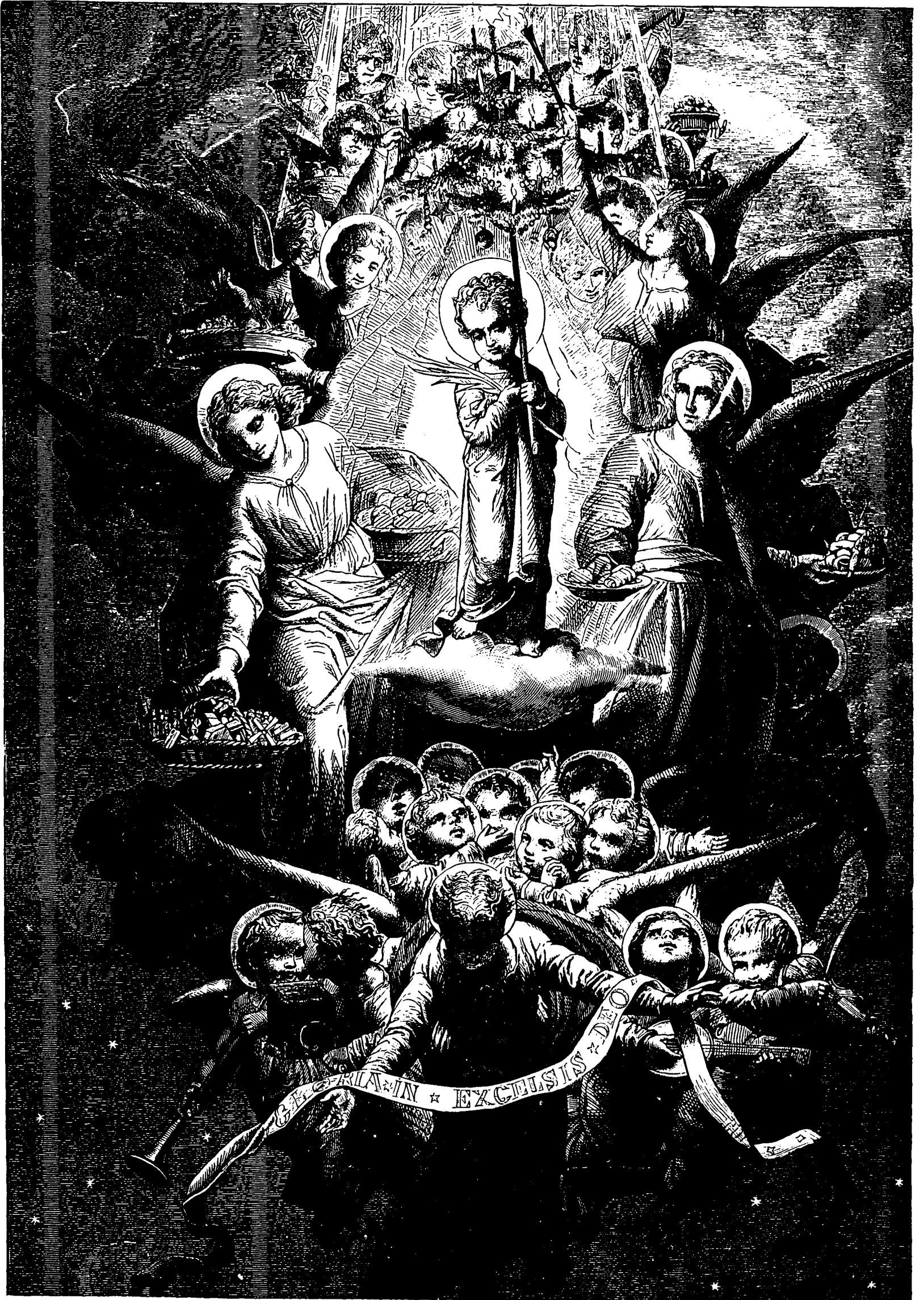
Blanche.—Si tu crois que je n'ai pas eu peur hier soir !

Rose.—Comment cela ?

Blanche.—Un rat m'a passé sur le pied.

Rose.—Pas possible ? Et tu n'es pas montée sur ta chaise !

Blanche.—Ma chère, je ne pouvais pas, j'avais des vieux bas bruns.



PAIX AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ!

CAUSERIE

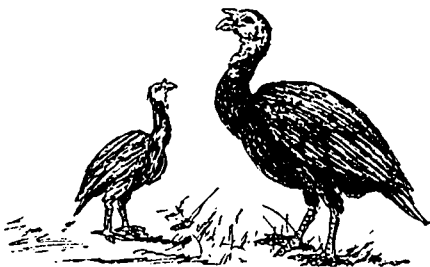
(Pour le SAMEDI)

Chroniquer sur le compte du bon vieux Québec, comme disent les patriotes, est une tâche bien ingrate, bien stérile en automne principalement. Cette saison qui sème un peu partout son triste cortège d'ennuis, est encore plus insupportable ici qu'ailleurs. Depuis que l'hiver s'est mis de la partie, et qu'en bon ministre conservateur il fait mine de vouloir se faire désirer toujours, nous, les bons vivours québécois, nous sommes littéralement anéantis, réduits à l'impuissance absolue. Le navrant spectacle que la nature endormi nous offre en ce moment,—choquante mais trop vraie image de notre pauvre destinée—nous donne des serremments de cœur qui font croire à la congestion cérébrale; le mauvais *steak and rosbief*, aidé d'une température malsaine, d'un atmosphère empesté, beaucoup trop rare pour satisfaire la voracité de nos poumons brûlants, sont plus qu'il ne faut ne faut pour faire de nous des dispeptiques de profession et un peuple de pulmonaires. Fort heureusement que notre situation géographique nous expose aux bourrasques du Nord-Est ce légendaire ennemi de notre ville qui de temps à autres nous gratifie d'une visite ce qui nous sauve de l'asphyxie en bloc à laquelle nous serions voués sans cela. *Ce que Dieu fait est bien fait*, et quand il créa Québec dans l'idée exemplaire de sa divine intelligence, il a bien su le placer de manière à ce qu'il fut en état de se pourvoir lui-même de tout le nécessaire et même du confortable, sachant bien à l'avance que, grâce à l'esprit de routine séculaire, enracinée, indestructible chez ses futurs et intelligents habitants, ceux-ci ne pourraient jamais aider la nature sous le rapport du bien-être qu'elle doit aux êtres animés.

* * *

La dissertation philosophique tend naturellement à élever nos âmes, à nous faire jeter les yeux sur les sommets de tout genre, et nous prépare à reconnaître et admirer la grandeur des caractères partout où elle se rencontre. Ainsi, dans le fait de se faire enlever une ou deux dents il n'y a rien de théâtral. Mais si ces deux dents font souffrir Léon XIII dont la personne est si vénérée, si chère, si précieuse à plus de deux cents millions d'êtres raisonnables, si ce vieillard octogénaire, maladif, sur le bord du tombeau, refuse les soins de son médecin pour se les faire plomber et lui commande énergiquement de les lui extraire en disant avec intention *qu'il faut toujours arracher le mal à sa racine*, oh! alors nous nous découvrons candidement devant cette volonté de fer, ne sachant pas mieux lui témoigner notre profonde admiration.

STRUGGLE FOR LIFE



Le jeune dindon.—Ote-toi de là, espèce d'autruche!
Le vieux dindon.—Tu es bien dur!
Le jeune dindon.—C'est justement ce que je cherche.
Le vieux dindon.—C'est justement ce que je cherche.

LA RONDE DES LUTINS



Tous les rires d'enfants ont les mêmes dents blanches;
Comme les rossignols dans les plus hautes branches,
Les moineaux dans les trous du mur,
Au rebord des longs toits comme les hirondelles,
Leur céleste gaité s'envole à tire d'ailes.
Avec un son sercin et pur.

Nul n'est favorisé dans l'immense partage:
Richesse et pauvreté n'y font pas d'avantage;
Le rire, ce grand niveleur.

Sur tous les fronts répand la joie égalitaire,
Et c'est comme un écho qui fait vibrer la terre
Et viendrait d'un monde meilleur.

Innocence, clarté! leur âme est une aurore.
Que la vie en passant n'a pas troublée encore
Dans son épanouissement;
Et, doux chanteurs des nids plus étroits ou plus frêles,
Les plus humbles, avec leurs petites voix grêles,
Ont le plus frais gazouillement.

Mme LOUISA STÉFERT.

* * *

Puisque nous sommes si près de l'enthousiasme causons donc un peu sur ses causes les plus ordinaires. C'est d'abord la politique... Ah! voilà quelque chose de sacrée pour moi! En voyant les seuls entêtes des articles quotidiens, j'entends les rugissements atroces du parti dans l'opposition—ce qui me donne le désespoir—et les écœurantes jubilatons du fort qui tient les rênes,—ce qui m'enrage au paroxysme—A l'instant fermant les yeux et me bouchant les oreilles, je cours à la page suivante, et bien souvent hélas! sautant ainsi de colonne en colonne, j'arrive à la fin de mon journal tout essouffé sans y avoir appris autre chose qu'une preuve nouvelle et bête de l'égoïsme et l'ingratitude de ces hommes qui se sont mis en tête d'instruire et d'amuser tout le monde et que l'on nomme: *politiciens-salariés-journalistes*.

* * *

Ceci me fait naturellement songer au duel cette antique et illégale manière de régler tous les différends chez les peuples de l'ancien monde civilisé. Les choses en sont rendues à un tel point qu'on croise le fer, se crève un œil ou se tire une balle dans le corps à propos de tout, et propos de rien, absolument comme s'il s'agissait pour les acteurs d'une petite récréation amicale, d'un échange réciproque de marques de bienveillance. A l'appui de mon avancé, voici un fait que l'histoire relatera. Un professeur de l'université de Hongrie, Butle-Besth vient de signifier ses témoins à un de ses collègues qui ne partage pas ses vues sur l'orthographe du mot Attila, ce barbare roi des Huns. L'origine de la querelle nous est inconnue par bonheur, car nous en aurions pour nous rompre les côtes. Cependant ici les conjectures ne vont pas loin; sur un simple mot l'imagination

n'a rien à faire, ensuite le nom ne fait rien à la chose, c'est dit et compris depuis longtemps. Toute la question se résume donc à ce que le demandeur provoque le défendeur parce que celui-ci ne veut pas que le mot Attila soit composé des mêmes lettres que celui-là. Ça vaut cet autre qui appelle sur le terrain les trente-neuf membres de la commission anticholérique parce qu'il n'est pas de leur opinion. O mon siècle! pourrait-il arriver que ton éblouissante lumière répandue à profusion serait cause qu'après toi les humains ne verront plus rien?

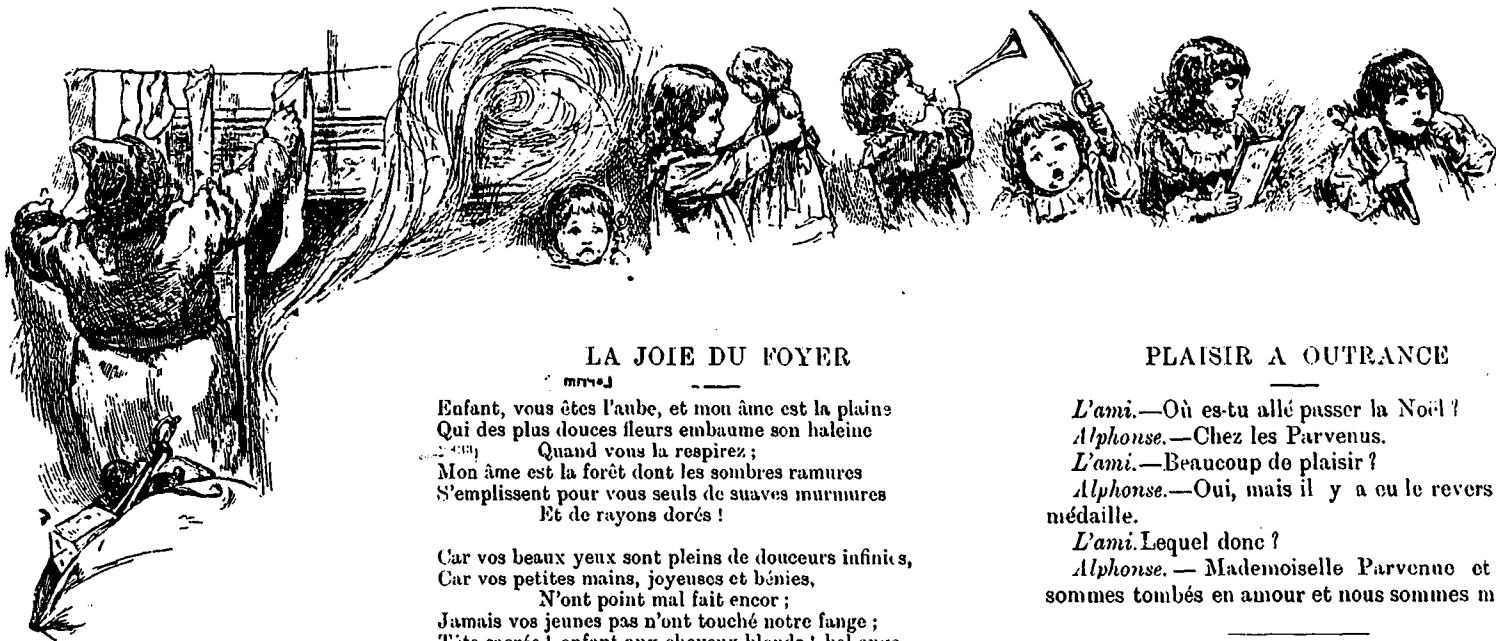
Quebec 13 décembre.

LA COMÈTE.

DIVERTISSEMENTS SCIENTIFIQUES

LA LAMPE PHILOSOPHIQUE ÉCLAIRANTE.—Dans un flacon à eau de Cologne de 3 onces on introduit 56 grains d'acide sulfurique, 225 d'eau, 15 de naphte, plus un peu de grenaille de zinc, fermé d'un bouchon traversé d'un tube en verre, effilé par l'extrémité supérieure, au bout d'une minute de réaction pour éviter un accident d'explosion, on obtient un gaz d'une puissance éclairante étonnante suivant la grandeur du petit appareil.

LES BULLES DE SAVON INFLAMMABLES.—On prend un flacon d'ouverture assez large de deux à trois onces. Son bouchon est traversé par deux tubes, le premier est amené jusqu'au fond et traverse une couche de naphte d'un pouce; le second est tout près du bouchon et se trouve relié par un tube en caoutchouc (à biberon) à une pipe qui sert à former les bulles de savon, celles-ci se produisent sans difficulté en soufflant dans la savonnée à travers le tube et s'enflammant à l'approche d'un corps en ignition. Le soir, l'effet est étonnant.



PAS DE PARFAIT BONHEUR

Premier tramp. — Pristi ! C'est d'ûre de gagner sa vie par ici ! Si ce n'était pas si loin je m'en irais dans l'Amérique du Sud. Là au moins, on est bien ! Il fait chaud, et le pays est couvert de bananes ; tout ce qu'on a à faire, c'est de les manger et de se coucher sous un arbre.

Second tramp. — C'est bien ; mais est-ce qu'il ne faut pas les cueillir après l'arbre ?

Premier tramp. — Sans doute.

Second tramp. — Voilà ; je pensais bien qu'il y avait un anicroche sérieux.

UNE ANALOGIE

Bouleau. — Pourquoi les aiguilles d'une horloge ressemblent-elles à un mari et une femme qui se boudent ?

Rouleau. — Sais pas !

Bouleau. — Parcequ'elles passent douze fois par jour l'une devant l'autre sans se parler.

PAS DROIT A LA RÉDUCTION

L'étranger (achétant ses étrennes). — Donnez-moi une douzaine de poupées, une demi-douzaine de ces petits jeux ; cinquante livres de sucreries.

Le marchand. — Si vous êtes marchand, monsieur, nous pourrions vous faire un escompte.

L'étranger (d'un air triste). — Non, monsieur ; je ne suis pas marchand, je suis mormon.

UN AIR D'ALLER

Blanche. — Le jour de Noël, nous sommes allés patiner. Je voulais à tout prix le mettre sur la voie de la grande demande ; mais rien ne venait. A la fin j'ai eu une idée.

Alice. — Laquelle ?

Blanche. — Je brise la glace avec mon patin, et je lui dis : " Voyez comme c'est facile ".

AMENTÉS FÉMININES

Alice. — Je ne trouve nulle part le fourreau de mon parapluie, ne l'aurais-tu pas pris ?

Rose. — Pourquoi l'aurais-je pris ?

Alice. — Je ne sais ; tu aurais peut-être pu croire que c'était un de tes bas.

LA VIE DE PRAIRIES DANS L'OUEST

Mr. Dufusil (chef de police) — Nous croyons avoir pris l'individu qui a volé vos cheveux ; pouvez-vous venir l'identifier ?

Le cowboy. — Pourquoi ne l'amenez-vous pas ici ?

Mr Dufusil. — Nous n'avons pas de corbillard.

LA JOIE DU FOYER

Enfant, vous êtes l'aube, et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez ;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seuls de suaves murmures
Et de rayons dorés !

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'aurole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche,
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur !

Il est si beau, l'enfant ! avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

V. Hugo.

UNE BONNE OCCASION

Le célibataire. — Qu'est-ce que tu vas mettre dans le bas de ta femme à Noël ?

Le mari (cherchant dans son tiroir). — Le mien avec un petit peloton de laine.

PEUT-ÊTRE

Madame X... — Qu'est-ce que l'on entend par église militante ?

Monsieur R... — Parceque l'église, je suppose, a des canons.

PLAISIR A OUIRANCE

L'ami. — Où es-tu allé passer la Noël ?

Alphonse. — Chez les Parvenus.

L'ami. — Beaucoup de plaisir ?

Alphonse. — Oui, mais il y a eu le revers de la médaille.

L'ami. Lequel donc ?

Alphonse. — Mademoiselle Parvenue et moi, sommes tombés en amour et nous sommes mariés.

CHIEN DE RACE

Le jeune avocat (parlant des instincts des chiens Terreneuve pour le sauvetage). — Oui, je me rappelle mon pauvre chien, mon brave César ; il m'a rendu un grand service.

Chœur d'amis. — Vraiment ! Comment cela ?

Le jeune avocat. — Je l'ai vendu cinquante piastres, juste au moment où je me trouvais sans le sou.

CONSEIL D'AMI

Boissec (la veille des élections). — Jos Sans-peur est un brave et honnête homme. C'est lui qui saura nous représenter dignement, d'autant plus qu'il m'a sauvé la vie dernièrement !

L'ami. — Ainsi, tu voudrais réellement qu'il fût élu ?

Boissec. — Oui, et je donnerais n'importe quoi.

L'ami. — Alors, ne parle à personne du petit service qu'il t'a rendu.

VALEUR EXCEPTIONNELLE

Le père. — Comment ! Tu n'as pas l'air satisfaite de tes étrennes !

Amélie. — Blanche Peudrôle a eu un magnifique éventail, elle.

Le père. — Ne t'avons-nous pas acheté un piano ?

Amélie. — Oui ; mais son éventail vient directement de Paris.

EXPLORATIONS HARDIES



La maman. — Pour l'amour de Dieu, d'où sors-tu en cet état ?

Alfred. — De la cheminée. Je ne sais pas comment le petit Noël a pu passer par là sans se barbouiller.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Douce naïveté.

Deux petites filles tombent en arrêt à la porte d'une boulangerie devant un superbe nègre portant le costume traditionnel des mitrons.

—Tiens, un nègre boulanger. Il y en a donc ?

—T'es bête !... Il faut bien faire le pain de seigle...

Guibollard va trouver Calino, un de ses intimes.

—J'ai, lui dit-il, des velléités de devenir orateur. Quelles sont les conditions pour pouvoir parler en public ?

—Il y en a plusieurs : la première, c'est qu'il y ait du monde.

Sur la plage.

Prudhomme père donne une leçon de natation à Prudhomme fils qui, par ses cris et ses gestes désordonnés, manifeste une sainte horreur de l'eau.

—Du calme ! du calme ! chape doctoralement Prudhomme père. Imité les poissons et leur sang-froid !

Il vient de se commettre un vol dans une bibliothèque publique.

—Est-ce qu'on a pris plusieurs volumes, demande quelqu'un au conservateur.

—Oui, des in-12, des in-8, des in-32...

—Et a-t-on mis la main sur le voleur ?

—Mon, mais on a déjà quelques in-10.

Propos d'enfant :

Le mot "savants" a été recueilli par Jules dans la conversation de ses parents.

—Qu'est-ce que c'est donc que les savants ? demande-t-il à sa sœur.

—Les savants ? répond Yvonne, qui a beaucoup fréquenté les foires, les savants, c'est des chiens.

Calino a ses vues sur les rues de Paris, et les noms des grands hommes qu'on leur donne.

—La rue Rhéaumur, soit... Rhéaumur était un physicien distingué, qui doit être honoré par la prospérité. Mais, quelle injustice ! son collègue Centigrade n'a pas même une petite ruelle...

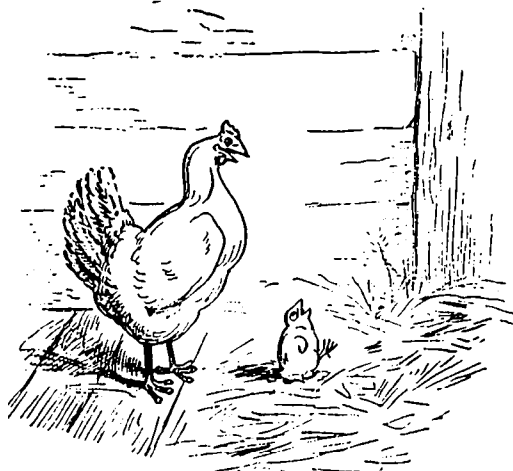
Chez l'épicière :

—Je voudrais bien avoir un quart de thé.

—Du noir ou du vert ?

—Ça ne fait rien, Madame n'y voit pas.

ERREUR DE DATE



—Hein ? Tu viens pour les fêtes du Jour de l'An ! On t'a trompé, mon petit. C'est à Pâques, ton tour.

LES COMPLIMENTS DE NOËL



Où, c'est bien votre fête, oh ! jeunesse ravie ;
Vous êtes à l'instant céleste de la vie
Où l'homme n'a pas d'ombre, où, dans ses bras ouverts
Quand il tient ses parents, l'enfant tient l'univers.
Votre jeune âme vit, songe, rit, pleure, espère,

Du baiser de la mère au sourire du père ;
Tout l'horizon peut contenir votre esprit.
Va d'elle qui vous berce à lui qui vous sourit ;
Ces deux êtres pour vous à cette heure première
Sont toute la caresse et toute la lumière.

On parle, dans un salon, du dernier procès criminel, et Boireau se montre très sévère pour le condamné.

—Si j'avais été du jury, déclare-t-il, je l'aurais fait guillotiner !

—Quelle horreur ! proteste une dame.

Boireau la rassure du geste, et ajoute :

—Oh ! guillotiner... dans une certaine mesure.

Au seuil de l'église de la Madeleine.

—Vous donnez toujours aux aveugles, n'est-ce pas ?

—Oui... et vous ?

—Moi aussi ; c'est si bon de donner, sans qu'on le voit !

Dans un salon :

—Tiens, vois-tu, là-bas, près de la glace, cette dame en gris-perle ?... C'est la veuve que notre ami L... doit épouser.

—Sapristi ! elle est mûre !

—Parle donc moins haut... les murs ont des oreilles.

Kelfumiste va mourir. Il fait venir sa femme et lui fait jurer de respecter ses dernières volontés.

Celle-ci le jure.

—Alors, dit Kelfumiste, tu mettras dans mon cercueil une bouteille d'eau-de-vie.

—Pourquoi ?

Et d'un ton de basse-taille :

—Pour tuer le ver !!!

On sait que les bureaucrates usent considérablement le... fond de leurs pantalons :

—C'est singulier, disait l'autre jour un vieil expéditionnaire, nous prenons de la peine, et c'est le fond qui manque le plus !

Un mendiant fantaisiste.

—Messieurs, disait-il hier aux passants qu'ils arrêtaient dans la rue, donnez-moi de quoi acheter un morceau de pain... car j'ai tellement soif que je ne sais... où aller coucher.

A la Cour d'assises :

—Accusé, reconnaissez-vous enfin que vous êtes coupable ?

—Non, pas du tout.

—Comment ! voilà quatre témoins qui vous ont vu !...

—La belle affaire !... j'en pourrais citer des millions qui ne m'ont pas vu !...

Leçon de calcul :

—Combien ces brioches, Madame ?

—Je vous en donnerai six pour cinq sous, mon petit ami.

—Ah ! six pour cinq sous. Ça fait alors cinq pour quatre sous, quatre pour trois, trois pour deux, deux pour un et une pour rien. Je n'en prends qu'une !... Au revoir, Madame !

Calino commerçant :

Il a fait peindre au frontispice de sa boutique : "Calino frère."

—Mais, lui dit un ami, je croyais que vous n'aviez qu'une sœur ?

—Justement, réplique notre gâteux, c'est pour qu'on ne me confonde pas avec elle.

Un dompteur provençal explique les secrets de son art à un amateur.

Celui-ci l'écoute avec admiration.

—Quelle peur vous avez dû avoir, dit-il, le jour où pour la première fois vous avez pénétré dans la cage des lions et des tigres ?

—En effet, répond le dompteur en se frisant la moustache, on m'avait dit qu'ils avaient des puces !

Un affaire de meurtre se juge en Cour d'assises.

Le président, au témoin.—Quelle est la distance de votre domicile au marchand de vins dans l'établissement duquel s'est commis le crime !

Le témoin hésite.

Le président, paternel.—Voyons, dans combien de temps faites-vous le chemin ?

Le témoin.—Ça dépend, si c'est pour y aller ou pour en revenir.

AMES D'ENFANTS

CONTE DE NOEL

A mon petit filleul Jean.

Le petit Jean était malade — si malade que déjà l'on pouvait prévoir le jour où son exquis sourire triste n'illuminerait plus d'un pâle rayon de vie sa chambrette luxueuse d'enfant très riche.

Il était si doux, il était si pieux, le petit Jean, que, lorsque pleurait sa mère, et combien souvent ! elle ne sait elle-même si c'était de posséder un aussi pur trésor de douleur à la pensée d'une séparation trop prochaine.

Or, malgré la chaleur tiède de son foyer, malgré les beaux oiseaux qu'il avait dans des cages, malgré les fleurs rares qu'on lui donnait, les médecins avaient décidé qu'il lui fallait plus de chaud soleil, plus de chants d'oiseaux et de parfums fleuris. Alors on l'avait conduit en Egypte pour y passer l'hiver.

Un bon vieux prêtre, son précepteur, les avait suivis et, comme l'enfant semblait renaître sous les caresses du grand ciel africain, on avait commencé une série d'entretiens où on l'instruisait peu à peu dans la religion de Jésus qui, lui aussi, fut petit enfant en Egypte.

Un jour, après avoir laissé pensivement sa blonde tête pâle, Jean demanda d'une voix anxieuse que devenaient les tout petits enfants qui mouraient à son âge. On lui répondit qu'ils devenaient de beaux anges aux grandes ailes roses, et qu'ils volaient, volaient autour du bon Dieu sans se lasser jamais de le servir.

— Et tous ? Tous vont le voir le bon Dieu ?

On dut lui expliquer qu'il en était de bien malheureux parce qu'ils ne verraient jamais Jésus, n'ayant pas reçu sur leur front candide l'eau baptismale qui fait chrétien. Et, songeur, le petit malade se tut tristement.

Or la veille de Noël était arrivée. — Jean reposait dans sa couchette. Il était tard déjà, mais l'enfant ne dormait pas, car il voulait voir le bon ange qui allait venir, lui avait-on dit, lui apporter de beaux cadeaux du nouvel an. Il regardait au travers de la fenêtre le ciel sombre de cette nuit d'Egypte, où une étoile brillait, au point de faire pâlir l'éclat de ses sœurs.

Soudain il lui sembla qu'un rayon de cette étoile, toujours plus lumineux, glissait jusqu'à lui et qu'il voyait venir sur ce chemin éblouissant un grand adolescent, avec de roses ailes repliées, qui s'inclina sur son chevet en souriant.

Loin d'avoir peur, le petit Jean se souleva et mit ses frères bras amaigris autour du cou de son céleste visiteur.

— Bel ange, c'est vous que le bon Jésus m'envoie pour le nouvel an ?

L'ange sourit encore.

— Bel ange, est-il vrai qu'il accorde tout ce que lui demandent les petits enfants comme moi qui ont été bien sages ?

L'ange parut étonné, et, tout en faisant signe que oui, murmura bien bas d'un ton de reproche : — Que désires-tu donc ?

— Dites au bon Jésus que je ne veux pas de

MÉPRIS INJUSTIFIABLE



Mademoiselle Lili. — Le bonhomme Noël t'a-t'il apporté une poupée ?
Mademoiselle Lolotte (qui a reçu un nouveau petit frère dans la nuit). — Oui ; mais le vieux nigaud, il l'a mise dans le bas de maman.

jouets... J'en ai tant, tant ! Je voudrais... Dites-le-lui, je voudrais qu'il fit venir au ciel avec lui les petits enfants comme moi qui sont tristes de ne le voir jamais, parce que jamais on ne les baptisa..."

Ouvrant ses grandes ailes lumineuses, le beau visiteur disparut ; et Jean s'endormit dans un rêve de charité.

Or l'ange plana longtemps sur cette demeure. Il planait si haut, si haut qu'il embrassait du regard toute cette terre d'Egypte, qui vit l'exil de Jésus enfant, et où dormaient du dernier sommeil tant de petits êtres privés du ciel. Dans l'air pur de cette nuit de rédemption, comme des souffles de brise leurs âmes voletaient près de terre.

Enfin il prit son essor vers le ciel.

La douce vierge Marie avait incliné sa blonde tête vers la terre, et rêvait aux heures pénibles de son exode, alors qu'elle fuyait vers la brûlante Afrique la colère du roi Hérode.

L'ange lui raconta le désir sublime du petit malade et la bonne Vierge fut si émue, si émue qu'une grosse larme brilla dans ses longs yeux très doux.

Alors, ineffable prodige, cette larme tomba en rosée baptismale sur tous les petits morts de la terre d'Egypte.

A l'heure même, sans avoir terminé son rêve charitable, l'âme de Jean quitta son frère corps amaigri.

Elle s'éleva, suivie du cortège radieux de toutes ces âmes régénérées, vers la porte azurée du ciel, que le vieux saint Pierre ouvrait toute grande en pleurant des larmes de joie.



Alfred. — Et cette faillite du vieux Sacapiastres ! N'est-ce pas épouvantable ?
Alphonse. — Pénible au dernier point. Tiens, j'en ai eu pitié. Il avait pris certains engagements avec moi ; je l'en ai délié.
Alfred. — Je reconnais là, ton bon cœur. Entre nous, qu'est-ce que c'était ?
Alphonse. — Il m'avait promis la main de sa fille. Tu comprends, ce serait cruel de le dépouiller de tout à la fois.

THÉÂTRE ROYAL

J. H. WALLICK.



L'enthousiaste réception qui a été faite, au fameux acteur, Jas H. Wallick, dans le "Mountain King," prouve que sa réputation n'est pas surfaite. Le Théâtre Royal a eu une très forte salle. C'est dire que ces pièces dramatiques à situations sont toujours très populaires, ici.

De fait, M. Wallick est un acteur dans la force du mot. Il a tout le physique de l'emploi dans ce rôle de roi de la montagne. Le mélodrame dans lequel il figure, outre les situa-

tions tragiques, a son bon et beau côté.

Il offre des scènes touchantes de dévouement et de tendresse. Le héros de la pièce, malgré son contact journalier avec d'atroces bandits, malgré le meurtre et le carnage auxquels il faut s'attendre dans ce cadre de crimes, se montre accessible aux nobles sentiments de la pitié pour la faiblesse, et d'une juste colère contre la cruauté. La protection qu'il accorde à une pauvre petite fille maltraitée et abandonnée fait diversion aux poignantes émotions, et donne un grand intérêt à la représentation.

La mise en scène est de grand effet. L'apparition des superbes chevaux de M. Wallick sur la scène et l'habileté du cavalier qui les monte ont été saluées par de vifs applaudissements. Ces chevaux sont admirablement dressés et font honneur à leur maître.

La troupe qui accompagne M. Wallick se compose d'acteurs et d'actrices de marque.

PINCÉE DE CONSEILS

POUR PRENDRE UN CROQUIS

Les débutants éprouvent souvent de grandes difficultés, lorsqu'il s'agit de reproduire un paysage d'après nature et de conserver les proportions relatives des objets.

Voici un procédé bien simple pour parer à la difficulté :

Faites-vous un cadre en carton de 10 pouces de hauteur sur 15 de largeur, fixez-y quatre fils dans la hauteur et huit dans la largeur ; puis tracez très légèrement au crayon les mêmes divisions sur votre album. Vous n'aurez plus alors qu'à regarder le paysage à travers votre cadre, en prenant un point de repère : les divisions du paysage correspondant à celles de votre album, vous n'aurez aucune peine à reproduire exactement les proportions des plans et des objets.

QUEEN'S THEATRE

HÉLÈNE BARRY DANS "THE DUCHESS"

Dans la semaine commençant le 26 décembre prochain, mademoiselle Hélène Barry, cette célèbre actrice qui a fait fureur partout, viendra nous régaler en nous donnant "The Duchess," au Queen's Théâtre. Mlle Barry aimait le genre américain, tellement, qu'elle fit des arrangements avec monsieur Potter, pour la production de "The Duchess." Cette pièce est remplie de scènes émouvantes et comiques.

C'est une curieuse coïncidence, que Mlle Barry a toujours tenu le rôle d'une dame de la cour, peut-être remplira-t-elle celui d'une reine avant longtemps.

"The Duchess" est une charmante comédie, mêlée à de charmantes scènes d'amour et pleines de pathos. Les effets de scènes sont magnifiques et sont conduits par Richard Marston, du Palmer's Théâtre de New York. Il y aura matinées le jour de Noël, ainsi que mercredi et samedi.

Dans la semaine du jour de l'an, Wilson Barrett jouera toute une série de tragédies superbes. La troupe qui l'accompagne, est très forte,





NOEL, IL Y A CINQUANTE ANS.

LA VISITE DU PETIT NOEL

Une mère éplorée veille près du lit de son enfant malade ; tout à coup elle élève sa pensée vers l'Enfant-Dieu ; elle pense ensuite aux petites pantoufles que bébé doit mettre dans la cheminée du soir de Noël, celles qu'elle a achetées il n'y a pas quinze jours et qu'elle a même choisies pour leurs jolies bouffettes bleues, où sont-elles ? sur le grand fauteuil où le cher enfant a été déposé, bien enveloppé, la dernière fois qu'il a pu quitter son lit. Elle le croyait bien près d'être guéri, ce jour-là... Doucement, elle quitte son siège pour aller les prendre, l'une après l'autre, avec des précautions infinies. Comme il les trouvait jolies, le premier soir qu'elle les lui a mises ! comme il était pressé et impatient, ce bébé, de ce qu'elles n'entraient pas assez vite ! M n Dieu !

si elles pouvaient jamais revoir le jolis petits pieds roses se fourrer frileusement là-dedans !

Et ce sont celles-là, les mêmes, qu'il aurait laissées ce soir devant l'âtre, pour faire venir le petit Noël !

Mais elle a tressailli de tout son être, puis s'est lentement agenouillée, après avoir enveloppé d'un long regard d'amour le lit où souffre son enfant... Et quand elle revient au chevet du malade, les petites pantoufles sont alignées soigneusement devant le foyer.

Au moment où au lointain, on entend le joyeux carillon des cloches, l'oreille de cette mère perçoit en même temps un murmure, léger comme un souffle, qui vient de s'élever sous les rideaux.

C'est une voix faible qui l'appelle pour lui dire bien bas :

—Tu sais, mère... je crois qu'il est venu le petit Noël !...

Mon Dieu ! est-elle folle ? a-t-elle mal entendu ? Mais non, c'est vrai, il est venu le petit Noël ! il est venu et a remis à ses yeux leur beau regard —leur regard d'autrefois—qu'elle croyait ne plus jamais revoir.

O petit Noël, petit Noël, qu'elle n'a appelé et imploré qu'à la dernière heure, et qui l'avez néanmoins entendue !...

Les cloches sont maintenant muettes.

La lueur du dernier cierge a disparu dans le sanctuaire silencieux et sombre. Et l'Enfant-Dieu, le petit Noël, tout souriant, tout rayonnant dans son nimbe, s'est endormi sur les genoux de la vierge mère !

PARSEVAL.



LA NOEL DES BÉBÉS

La neige tombe, c'est Noël !
Les cloches sonnent dans l'espace,
On entend un cri dans le ciel,
C'est le Petit Jésus qui passe !...

Il vient voir les petits enfants,
Car c'est le jour des gourmandises,
Et s'ils n'ont pas été méchants,
Il leur porte des friandises.

Pour pénétrer dans la maison,
Il entre par la cheminée
Que, vu la mauvaise saison,
On a de nouveau ramonée.

Il met, dans les petits souliers,
De beaux jouets et des images,
Il écrit, sur de fins papiers,
Des souhaits pour les enfants sages.

Pour les méchants, car il en est,
Le Petit Jésus leur inflige

Des petits boutons sur le nez.
NEA Ne faut-il pas qu'on les corrige ?

Et pour sortir de la maison,
Il s'en va, par la cheminée,
Que, vu la mauvaise saison,
L'on a de nouveau ramonée.

La neige tombe, c'est Noël !
Les cloches sonnent dans l'espace,
On entend un cri, dans le ciel,
C'est le Petit Jésus qui passe !...

LA ROSE DE NOËL

L'hellébore noir a toujours fleuri, car nulle plante qui n'ait sa fleur particulière ; mais, au lieu des larges étoiles blanches que nous connaissons, c'étaient des fleurettes verdâtres et insignifiantes qui s'abritaient sous les larges feuilles sombres, que nous voyons reluire au-dessus de la couche de feuilles mortes amoncelées par l'hiver au pied des grands arbres de la forêt.

Un soir, il y a bien longtemps de cela, si longtemps que la plus vieille des fileuses qui racontent cette histoire en branlant, la tête ne pourrait dire ni en quel siècle, ni en quelle année on était alors, bien qu'on sache exactement le mois, le jour et l'heure où la chose arriva.

Un soir donc, tout se préparait dans la petite ville de Tromsøe pour la célébration des fêtes de Noël.

A Tromsøe, comme vous savez, l'hiver est toujours long et rude. En décembre, à peine si on a une heure de jour. Or le mois de décembre dont il s'agit avait été particulièrement froid et sombre ; il avait gelé jusque dans les fiords où l'eau est toujours libre, et la nuit de Noël était une véritable nuit de tempête.

La neige tourbillonnait en épais flocons, chassé par un vent furieux qui hurlait, soufflait, gémissait et se lamentait, heurtant aux huis fermés, faisant craquer les fenêtres closes et s'engouffrant, avec de rauques sanglots, dans les tuyaux des hautes cheminées.

Que disait-il, ce vent d'hiver qui sur son aile apportait le froid des continents glacés qu'il avait traversés ?

Certes, ce ne pouvaient être de joyeuses choses, il ne prenait pas part à l'allégresse des familles nombreuses rassemblées autour de lâtre, où la bûche de Noël brûlait avec une grande flamme blanche et de joyeux craquements suivis de gerbes d'étincelles, ce vent dont les rugissements sourds emplissaient toute la maison.

Il disait à l'aïeul : " Songe aux pauvres vieillards qui, dans cette froide nuit de Noël, sont assis seuls auprès d'un foyer sans feu. " A l'oreille du père souriant au bambin assis sur ses genoux, il murmurait : " Pense à l'exilé sans famille, qui là-bas, bien loin, par delà les monts et les fleuves, n'a pour lui tenir compagnie que la tristesse de ses souvenirs. " Au fond du cœur de la mère, il faisait surgir cette pensée douloureuse : " Hélas ! que de mères sans enfants pleurent aujourd'hui en portant sur une tombe les branches vertes dont elles n'ont plus de berceau à égayer ! "

Aux enfants insoucians et rieurs, il criait, avec un grain de tendresse au fond de sa colère. " N'oubliez pas qu'il est des enfants auxquels Noël n'apporte rien qu'un sentiment plus vif de leur misère et de leur abandon. "

Et au fond de la joie de ces heureuses familles,

CE QUE L'INCRÉDULITÉ CÔÛTE CHER !



Le papa. — Lucien ! Réves-tu ? Sur le toit à minuit !
Lucien. — J'ai mes doutes sur les histoires du bonhomme Noël. Je veux voir par moi-même.

se glissait un grand attendrissement ; si bien que les cœurs en devenaient meilleurs et s'ouvraient à cette parole sacrée : " Aimez-vous les uns les autres. "

Dans une des plus misérables demeures de la plus misérable rue du plus misérable quartier de Tromsøe, une femme veillait à la lueur d'une lampe de cuivre à trois becs suspendue au plafond.

Elle pleurait, tâchant d'étouffer le bruit de ses larmes, et quand le vent furieux faisait gémir la porte sur son gonds, elle frissonnait comme si elle eût senti le vent glacé que font en s'agitant les ailes noires de la Mort.

Dans le foyer, point de bûche de Noël, craquant joyeusement sous les baisers de la flamme ; autour du foyer, point d'enfants rieurs ni d'amis bienveillants ; partout, le froid, le vide, la tristesse et la misère plus froide que l'hiver et triste à l'égal du trépas.

Derrière les rideaux baissés du lit, on entendait une respiration haletante, et, par moments, une exclamation brève et douloureuse.

" Mère, dit tout à coup une voix d'enfant, une voix faible, éteinte, qui semblait si lointaine, si lointaine qu'on l'aurait crue sortir de la tombe, mère, ne sommes-nous pas à la nuit de Noël ? "

— Oui, dit la mère.

— Est-ce qu'il est déjà tard ?

— Oui, dit encore la mère.

— Si tard que partout brillent les branches vertes, que dans l'église, on allume déjà les chandelles de cire, que les arbres de Noël sont tout parés pour quand on reviendra de l'office ?

Il était assez tard pour cela ; mais la mère ne répondit pas.

L'enfant, soulevé sur son coude, regardait avec des yeux ardents et fixes, comme s'il entrevoyait, à travers les ténèbres, ces arbres de Noël couverts de bougies de toutes les couleurs, de joujoux, de bonbons et d'étoiles dorées.

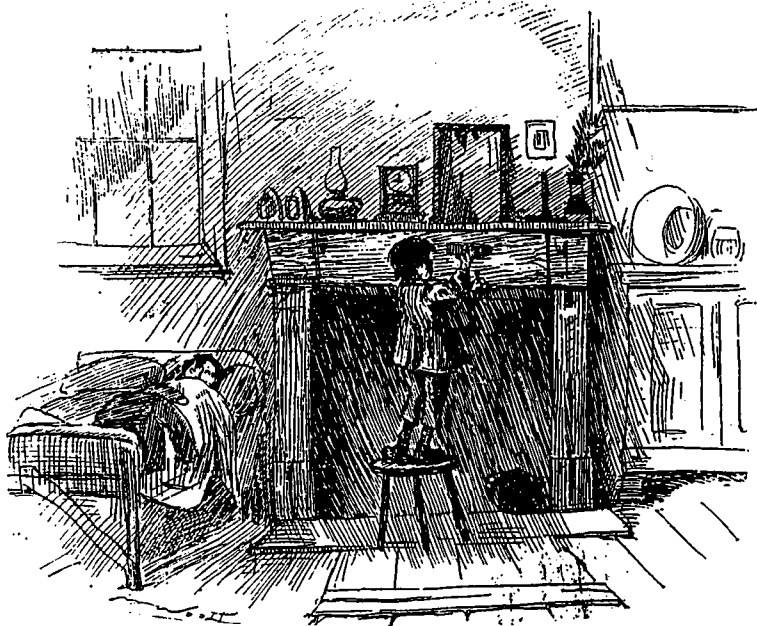
C'était une fillette de douze à quatorze ans, blonde, pâle, jolie encore malgré sa maigreur, rongée par la fièvre et toute prête déjà pour le cercueil.

De sa voisine ourante, elle continua à parler joyeux Noël d'autrefois, du temps où elle était un tout petit enfant rose et bien portant, quand ses frères et ses sœurs, Eric, John, Anton, Hilda et Bertha s'empresaient autour d'elle avec de jolis présents ; quand son père la faisait sauter sur ses genoux, et que sa mère chantait de si douces chansons en la berçant pour l'endormir.

Ce temps était loin déjà, Eric et le père avaient péri sur mer dans une tempête, puis, un à un, les autres les avaient suivis, et derrière elle, la Mort avait laissé ses deux filles, la Maladie et la Misère.

Le souvenir du bonheur passé avait mis une flamme dans les yeux de Greta ; bientôt, des souvenirs l'enfant passa à

UN TRISTE NOËL



Trois et quatre ans. La sœur aînée
En chemise, hier soir, a mis
Dans l'humble et froide cheminée
Deux mignons souliers dévernés.

Les dents lui claquent dans la bouche
Quand le frère laisse sa couche
Pour courir vers lâtre, sans bruit.

Voici l'aube de la journée
Où les anges du paradis,
Quand Noël a fait sa tournée,
Vont éveiller les tout petits.

Hélas ! les bottines percées
Sont encor vides et glacées....
La mère est morte dans la nuit.

l'espérance ; elle parla du printemps qui ramènerait les fleurs et les petits oiseaux du printemps qui rend la vie à toutes choses et qui la lui rendrait sûrement à elle aussi.

" Le médecin l'a dit, répétait-elle ; aux premières roses, je ne souffrirai plus. Mère, dites-moi, est-ce qu'il y aura bientôt des roses ? "

— Des roses ? dit la mère en s'efforçant de sourire, des roses, il y en a déjà ; la femme et la fille du Gouverneur en portaient à leur corsage et dans leurs cheveux quand je les ai vues monter en traîneau tantôt ; ces roses-là, je crois, ne viennent que dans ces jardins chauffés que les riches seuls peuvent entretenir. "

Il se fit un silence interrompu seulement par la toux sifflante de Greta et par sa respiration haletante ; puis tout à coup, sous l'empire d'une de ces idées fixes qui hantent souvent le cerveau des malades, elle se reprit à parler des roses ; elle en voulait avoir absolument ; et, tour à tour priant, suppliant, exigeant, elle finit par obtenir que sa mère sortit pour lui en aller chercher.

La pauvre mère était partie dans le seul but de calmer l'enfant ; et tout en suivant à pas lents les rues ouatées de neige, elle se demandait ce qu'elle allait dire à son retour, car de rapporter des roses, il n'y fallait pas songer.

Elle allait ainsi la tête penchée, triste et réléchissant. Cette parole du médecin répétée par l'enfant : " Aux premières roses, elle ne souffrira plus ", lui revenait sans cesse à l'esprit ; et bien qu'elle sût quel sens lugubre y attachait le médecin, elle ne pouvait s'empêcher d'y mettre par instants autant d'espoir que Greta ; peu à peu, son pas devint plus vif et, résolument, elle finit par prendre le chemin qui conduisait à la demeure du Gouverneur.

Au moment de laisser retomber sur la porte le lourd marteau, elle hésita ; puis, elle le laissa tomber sur le large clou de cuivre. Une servante vint ouvrir.

" Que voulez-vous, bonne femme ? "

— Parler à Madame Pétersen.

— On ne dérange pas Madame à cette heure.

— Je vous en prie, faites que je la voie. "

La servante repoussait la pauvre mère et allait refermer la porte sur elle, quand Mme Pétersen et sa fille traversèrent le vestibule, des roses dans les cheveux et des roses au corsage ; elles demandèrent qui était là et daignèrent s'approcher.

La mère raconta que son enfant se mourait, qu'elle n'avait été réjouie par aucun présent de Noël et qu'elle demandait des roses.

" Ô madame ! ô mademoiselle ! je vous en sup

LE BON COTÉ DES CHOSES



Lui. — Pristi ! Tu appelles cela les fêtes de Noël ! Un dîner où il n'y a rien !

Elle. — Fêtons toujours, et remercions le petit Noël qu'il n'y ait pas plus de bouches à table pour le dîner.

plie, donnez-moi une rose, une seule pour mon enfant ! Dieu qui daigna donner son fils pour sauver le monde vous récompensera."

Mme Pétersan haussa les épaules, avec un rire méprisant, et passa. Sa fille, la brillante Edela, s'écria que son père ne payait pas à prix d'or un jardinier français pour donner aux mendiantes des choses qui coûtaient chacune autant qu'un bijou ; et, comme elle avait un cœur dur, dont l'égoïsme avait ouvert l'entrée au démon qui en avait chassé la foi, elle ajouta : " Demandez des roses à votre bon Dieu, il vous en donnera peut-être." Edela était noble de race ; mais il lui manquait la noblesse de l'âme ; c'est pourquoi sa beauté fière, tout en charmant les yeux, laissait les cœur indifférents.

" Allons," dit la pauvre mère, et elle retourna sur ses pas.

En passant devant l'église de Sainte-Britta, elle vit la ménagère du curé qui disposait sur l'autel de gros bouquets de roses. Il y en avait des rouges, toutes ouvertes avec leurs pétales d'or, mettant une étincelle au fond du cœur, d'un pourpre plus sombre que le reste de la fleur ; ces branches en bouquets qui s'inclinaient sur leur tige ; des rose vif, encore à peine entr'ouvertes ; des rose pâle ; des branches à peine rosées : et toutes embaumaient.

La ménagère, petite, blonde, grasse, avec une fossette au menton, des fossettes sur les joues, de grands yeux bleus couleurs du ciel et une voix caressante, était mère de six enfants aimables et blonds comme elle ; bien sûr, elle serait sensible à la requête d'une mère parlant au nom de son enfant mourant ; du moins c'est ce que pensa la mère de Greta, et elle entra à l'église.

D'une voix humble, elle demanda une des roses, la plus petite, la moins jolie, celle que Mme Niels voudrait bien lui donner.

Mme Niels n'avait par la dureté de cœur d'Edela Pétersen et de sa mère ; mais elle était orgueilleuse à sa manière et elle avait juré par Sainte-Britta que son église serait l'église la mieux ornée du tout Tromsø en cette sainte nuit de Noël ; quoique très pieuse, elle ignorait que le cœur de l'homme est de tous les temples celui que Dieu préfère, et qu'une seule action charitable l'orne mieux que ne sauraient faire toutes les parures données à ses autels. Dans son ardeur de dévotion extérieure la petite Mme Niels oubliait que les pauvres sont les plus près de Dieu, et que ce qu'on leur donne est donné à Dieu même : elle

déclara que prendre une rose à l'autel serait un sacrilège, qu'oser en demander une, et un jour de Noël encore, c'était témoigner bien peu de religion. A ce propos, elle fit un joli sermon, car elle se piquait d'éloquence, et promit d'aller le lendemain exhorter Greta à la résignation, car pauvreté, maladie et mort étant envoyées par Dieu, une âme pieuse devait non seulement se soumettre sans murmurer, mais bénir même la main de la Providence qui frappe de préférence ses élus.

On ne sait pas si un sermon aussi édifiant donna quelque consolation à la mère de Greta ; mais ce qu'il y a de certain, s'est que la petite Mme Niels en fut toute consolée, et s'en sentit que mieux disposée à mêler sa voix à celles des paroissiens permis lesquels son mari était chantre, pour chanter les noëls, ainsi que pour prendre part ensuite au somptueux festin suivi d'un bal joyeux qui se préparait chez le Gouverneur.

La mère avait perdu tout espoir, elle était encore plus triste qu'au moment où elle était sortie de chez elle.

Lentement, la tête penchée, elle allait devant elle comme en rêve ; qu'allait-elle dire à Greta ? cette inquiétude la reprenait. Si, au moins elle avait pu rapporter quelque fleur, mais il n'y en avait pas ; le perce-neige lui-même se cachait encore frileusement dans le sein de la terre ; les primevères et les violettes ne devaient montrer leurs fraîches corolles que dans quelques mois.

Ainsi songeant, la triste mère allait toujours ; encore quelques minutes, et elle serait dans la rue où elle habitait, quand, à la lueur incisée de sa lanterne, elle crut voir au pied de la haie qui fermait un jardin, comme les pointes vertes de plusieurs feuilles perçant la neige blanche.

Elle se baissa, écartant la neige de ses mains. Oui, c'étaient des feuilles, de grandes feuilles lustrées sous lesquelles s'abritaient, les unes encore en boutons et les autres déjà épanouies, de petites fleurs bien petites, bien pâles, sans parfum et sans beauté.

" Je dirai, pensa la mère, qu'il n'y avait plus de roses et qu'à la place, on lui envoie ces petites fleurs ; ainsi elle ne saura pas qu'il est des cœur durs pour lesquels la misère n'est triste que si elle les frappe eux-mêmes."

Comme elle se disposait à rentrer avec la plante qu'elle avait arrachée, le vent lui apporta le son d'une cloche. C'était le gai carillon de Noël qui éclatait au douzième coup de minuit, égrenant joyeusement les notes du cantique : " Il est né le divin enfant ;" le Sauveur descendait des cieux pour racheter le monde.

Alors, sur la terre froide dans la neige glacée, la mère désolée s'agenouilla, priant Celui dont on célébrait la venue en ce monde de prendre en pitié son enfant, sa chère et douce Greta.

Tout en priant, elle pressait sur sa poitrine l'humble plante qu'elle venait de cueillir.

Au bout d'un instant elle se releva, reprit sa lanterne et rentra.

Quand elle souleva le rideau pour donner à l'enfant le bouquet de feuilles sombres et de petites fleurs vertes, celles-ci avaient fait place à de larges fleurs d'un blanc mat doucement rosées en des sous.

" Des roses ! des roses ! s'écria l'enfant avec joie ; qui vous les a données ?

— C'est Noël," dit la mère toute surprise.

A la vue des grandes fleurs blanches, Greta se pencha mettant un baiser sur chaque fleur, puis elle retomba sur son oreiller avec un soupir.

Ses yeux semblaient garder un rayon de divine extase et ses lèvres s'entr'ouvraient en un sourire radieux ; elle ne souffrait plus, son âme s'était envolée dans un élan de reconnaissance.

Depuis, l'ellébore a gardé sa fleur qui, pour le vulgaire, ressemble à la rose sauvage, la fraîche églantine : il a conservé le nom de rose de Noël, que lui avaient donné les bonnes femmes de Tromsø.

EDOUARD LABESSE.

AVEC LA PERMISSION DU JUGE

Les journaux de Vaucluse rapportent qu'un M. de Lapalud, ayant eu le tort grave d'injurier une dame en la traitant de chameau, fut traduit par elle devant le juge de paix du canton et condamné à un franc d'amende.

Le condamné accepta, sans le moindre murmure, la sentence du juge ; et d'un ton très naturel :

— Monsieur le juge de paix, dit-il, s'il est défendu d'appeler une dame *chameau*, est-il également défendu d'appeler un chameau *madame* ?

— Non, répondit le juge en riant.

Alors, notre homme, avec une politesse exquise, se tourne du côté de celle qui vient de le faire condamner, et lui tirant une profonde révérence :

— Madame, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous saluer.

On en rit encore et on en rira longtemps dans le pays.

PROGRÈS MARQUANT

Alfred. — Tiens, l'ami, comment vas-tu ? reprends-tu tes forces ?

Jules. — Passablement ; ce matin, à table d'hôte j'ai pu faire une bonne entaille à mon steak.

UN HÉROS QUI MÉRITE UNE MÉDAILLE

Mr. Groselète. — J'ai sauvé la vie d'une jeune fille ce matin.

Mr. Petitotèle. — Pas possible ! Comment cela ?

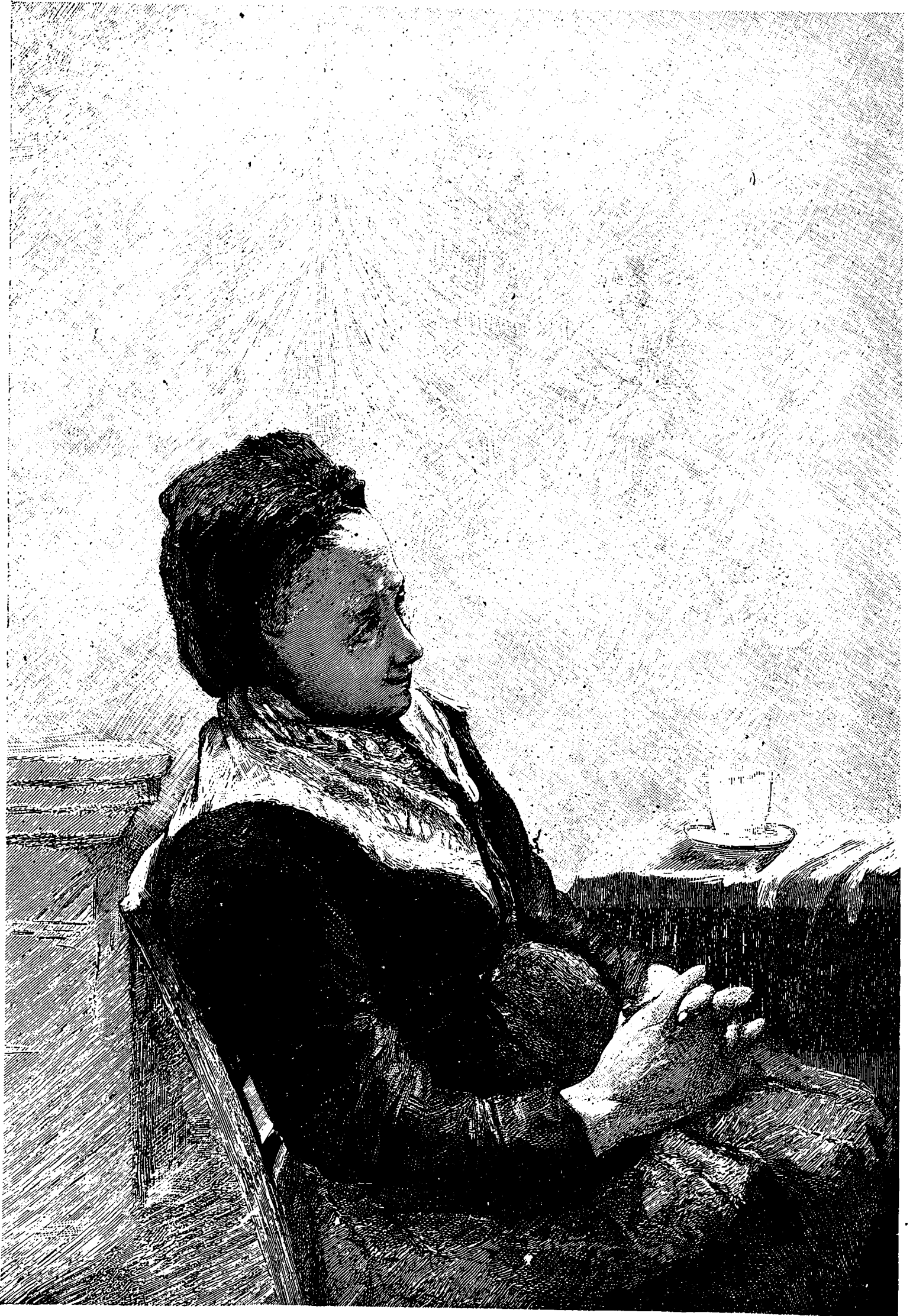
Mr. Groselète. — J'étais sur la véranda de l'hôtel fumant une cigarette, lorsqu'elle me dit : " Pardon, monsieur, mais cette cigarette me fait mourir !" Alors, sans murmurer, je pris cette cigarette, la jeta dans la rue, et en allumai une autre.

SPÉCIALISTE DISTINGUÉ



Le père Garlehen. — Aie ! L'homme ! Lâchez-moi cette dinde !
Le tramp. — Vous me faites injure. La commission de l'hygiène m'a nommé inspecteur général. Je lui tâte le pouls pour savoir si elle peut être mangée sans danger pour votre famille au Jour de l'An.

REMINISCENCES :



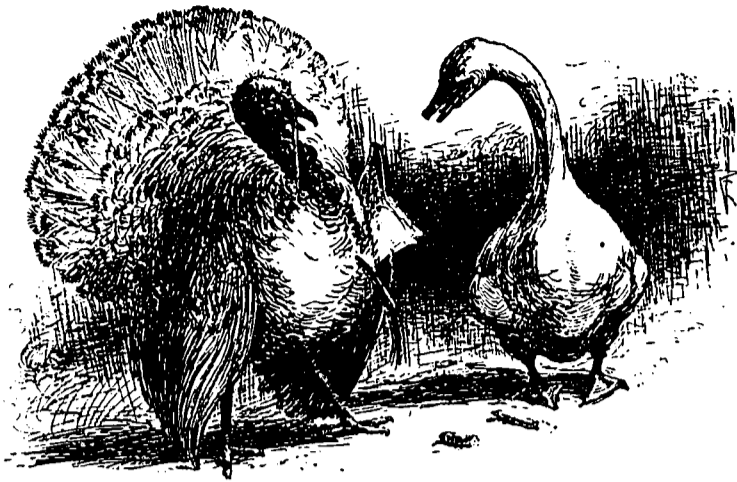
SEULE, MAINTENANT !

LES SURPRISES DE LA NUIT DE NOEL



—NE REMUE PAS! J'ENTENDS SANTA CLAUS AU PIED DU LIT.

DERNIÈRES NOUVELLES POLITIQUES



Galop'nou jubile : on vient de l'informer qu'il va passer au département de l'Intérieur.

LES SABOTS DU PETIT PAUVRE

Il était une fois—il y a si longtemps que tout le monde a oublié la date—dans une ville du nord de l'Europe,—dont le nom est si difficile à prononcer que personne ne s'en souvient,—il était une fois un petit garçon de sept ans, nommé Wolff, orphelin de père et de mère, et resté à la charge d'une vieille tante, personne dure et avare, qui n'embrassait son neveu qu'au jour de l'an, et qui poussait un grand soupir de regret chaque fois qu'elle lui servait une écuelle de soupe.

Mais le pauvre petit était d'un si bon naturel qu'il aimait tout de même la vieille femme, bien qu'elle lui fit grand-peur et qu'il ne pût regarder sans trembler la grosse verrue ornée de quatre poils gris qu'elle avait au bout du nez.

Comme la tante de Wolff était connue de toute la ville pour avoir pignon sur et de l'or plein un vieux bas de laine, elle n'avait pas voulu envoyer son neveu à l'école des pauvres ; mais elle avait tellement chicané, pour obtenir un rabais, avec le magister chez qui le petit Wolff allait en classe, que ce mauvais pédant, vexé d'avoir un élève si mal vêtu et payant si mal, lui infligeait très souvent, et sans justice aucune, l'écrêteau dans le dos et le bonnet d'âne, et excitait même contre lui ses camarades, tous fils de bourgeois cossus, qui faisaient de l'orphelin leur souffredouleur.

Le pauvre mignon était donc malheureux comme les pierres du chemin et se cachait dans tous les coins pour pleurer. Quand arrivèrent les fêtes de Noël, la veille du grand jour, le maître d'école devait conduire tous ses élèves à la messe de minuit et les ramener chez leurs parents.

Or, comme l'hiver était très rigoureux cette année-là, et comme, depuis plusieurs jours, il était tombé une grande quantité de neige, les écoliers vinrent tous au rendez-vous chaudement emmitouffés, avec bonnets de fourrure enfoncés sur les oreilles, doubles et triples vestes, gants et mitaines en tricot, et bonnes grosses bottines à clous et à fortes semelles. Seul, le petit Wolff se présenta, grelottant sous ses habits de tous les jours et des dimanches, et n'ayant aux pieds que des chaussons de Strasbourg dans de lourds sabots.

Ses méchants camarades, devant sa triste mine et sa dégaine de paysan, firent sur son compte mille risées ; mais l'orphelin était tellement occupé à souffler sur ses doigts et souffrait tant de ses engelures, qu'il n'y prit pas garde. Et la bande de gamins, marchant deux par deux, magister en tête, se mit en route pour la paroisse.

Il faisait bon dans l'église, qui était toute resplendissante de cierges allumés ; et les écoliers, excités par la douce chaleur, profitèrent du tapage de l'orgue et des chants pour bavarder à demi-voix. Ils vantaient les réveillons qui les attendaient dans leurs familles. Le fils du bourgmestre avait vu avant de partir une oie monstrueuse que des truffes tachetaient de points noirs comme un léopard. Chez le premier échevin, il y avait un petit sapin dans une caisse, aux branches duquel pendaient des oranges, des sucreries

et des polichinelles. Et la cuisinière du tabellion avait attaché derrière son dos, avec une épingle ; les deux brides de son bonnet, ce qu'elle ne faisait que dans ses jours d'inspiration, quand elle était sûre de réussir son fameux plat sucré.

Et puis, les écoliers parlaient aussi de ce que leur apporterait le petit Noël, de ce qu'il déposerait dans leurs souliers, que tous auraient soin, bien entendu, de laisser dans la cheminée avant de se mettre au lit ; et dans les yeux de ces galopins, éveillés comme une poignée de souris, étincelait par avance la joie d'aperce-

voir à leur réveil le papier rose d'un sac de pralines, les soldats de plomb rangés en bataillon dans leur boîte, les ménageries sentant le bois verni et les magnifiques pantins habillés de pourpre et de clinquant.

Le petit Wolff, lui, savait bien, par expérience, que sa vieille avare de tante l'enverrait se coucher sans souper ; mais, naïvement, et certain d'avoir été, toute l'année, aussi sage et aussi laborieux que possible, il espérait que le petit Noël ne l'oublierait pas, et il comptait bien tout à l'heure, placer sa paire de sabots dans les cendres du foyer.

La messe de minuit terminée, les fidèles s'en allèrent, impatients du réveillon, et la bande des écoliers, toujours deux par deux et suivant le pédagogue, sortit de l'église.

Or, sous le porche, assis sur un banc de pierre surmonté d'une niche ogivale, un enfant était endormi, un enfant couvert d'une robe de laine blanche, et pieds nus, malgré la froideur. Ce n'était point un mendiant, car sa robe était propre et neuve, et, près de lui, sur le sol, on voyait, liés dans une serge, une équerre, une hache, une biseau, et les autres outils de l'ouvrier charpentier. Eclairé par la lueur des étoiles, son visage aux yeux clos avait une expression de douceur divine, et ses longs cheveux bouclés, d'un blond roux, semblaient allumer une auréole autour de son front. Mais ses pieds d'enfant, bleuis par le froid de cette nuit cruelle de décembre, faisaient mal à voir.

Les écoliers, si bien vêtus et chaussés pour l'hiver, passèrent indifférents devant l'enfant inconnu ; quelques-uns même, fils des plus gros notables de la ville, jetèrent sur ce vagabond un regard où se lisait tout le mépris des riches pour les pauvres, des gras pour les maigres.

Mais le petit Wolff, sortant de l'église le dernier, s'arrêta tout ému devant le bel enfant qui dormait.

— « Hélas ! — se dit l'orphelin, — c'est affreux ! ce pauvre petit va sans chaussures par un temps si rude... Mais, ce qui est encore pis, il n'a même pas, ce soir, un soulier ou un sabot à laisser devant lui, pendant son sommeil, afin que le petit Noël y dépose de quoi soulager sa misère ! »

Et, emporté par son bon cœur, Wolff retira le sabot de son pied droit, le posa devant l'enfant ennemi, et, comme il put, tantôt boitillant et mouillant son chausson dans la neige, il retourna chez sa tante.

— « Voyez le vaurien ! s'écria la vieille, pleine de fureur au retour du déchaussé. — Qu'as-tu fait de ton sabot, petit misérable ? »

Le petit Wolff ne savait pas mentir et, bien qu'il grelottât de terreur en voyant se hérissier les poils gris sur le nez de la mégère, il essaya, tout en balbutiant, de conter son aventure.

Mais la vieille avare partit d'un effrayant éclat de rire.

— « Ah ! monsieur se déchausse pour les mendiants ! Ah ! monsieur dépèce sa paire de sabots pour un va-nu-pieds ! Voilà du nouveau, par exemple !... Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je vais laisser dans la cheminée le sabot qui te reste, et le petit Noël y mettra cette nuit, j'en

réponds, de quoi te fouetter à ton réveil... Et tu passeras la journée de demain à l'eau et au pain sec... Et nous verrons bien si, la prochaine fois, tu donnes encore tes chaussures au premier vagabond venu ! »

Et la méchante femme, après avoir donné au pauvre petit une paire de soufflets, le fit grimper dans la soupente où se trouvait son galetas. Désespéré, l'enfant se coucha dans l'obscurité et s'endormit bientôt sur son oreiller trempé de larmes.

Mais le lendemain matin, quand la vieille réveillée par le froid et secouée par son catarrhe, descendit dans la salle basse, — o merveille ! — elle vit la grande cheminée pleine de jouets étincelants, de sacs de bonbons magnifiques, de richesses de toutes sortes ; et, devant ce trésor, le sabot droit, que son neveu avait donné au petit vagabond, se trouvait à côté du sabot gauche, qu'elle avait mis là, cette nuit même, et où elle se disposait à planter une poignée de verges.

Et, comme le petit Wolff, accouru aux cris de sa tante, s'extasiait ingénument devant les splendides présents de Noël, voilà que de grands rires éclatèrent au dehors. La femme et l'enfant sortirent pour savoir ce que cela signifiait, et virent toutes les commères réunies autour de la fontaine publique. Que se passait-il donc ? Oh ! une chose bien plaisante et bien extraordinaire ! Les enfants de tous les riches de la ville, ceux que leurs parents voulaient surprendre par les plus beaux cadeaux, n'avaient trouvé que des verges dans leurs souliers.

Alors, l'orphelin et la vieille femme, songeant à toutes les richesses qui étaient dans leur cheminée, se sentirent pleins d'épouvante. Mais, tout à coup, on vit arriver M. le curé, la figure bouleversée.

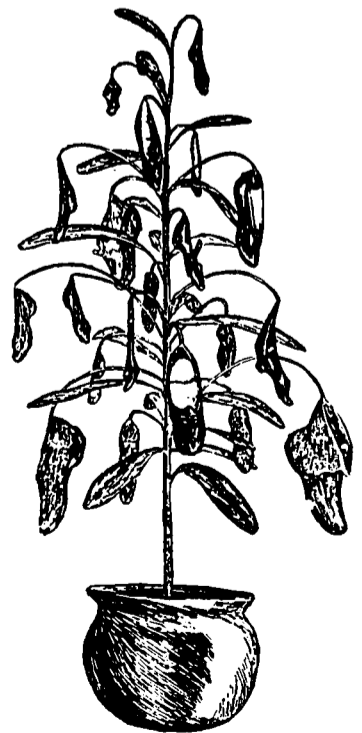
Au-dessus du banc placé près de la porte de l'église, à l'endroit même où, la veille, un enfant, vêtu d'une robe blanche et pieds nus, malgré le grand froid, avait posé sa tête en-sommeillée, le prêtre venait de voir un cercle d'or incrusté dans les pierres.

Et tous se signèrent dévotement, comprenant que ce bel enfant endormi, qui avait auprès de lui des outils de charpentier, était Jésus de Nazareth en personne, redevenu pour une heure tel qu'il était quand il travaillait dans la maison de ses parents, et ils s'inclinèrent devant ce miracle que le bon Dieu avait voulu faire pour récompenser la confiance et la charité d'un enfant.

François COPPÉE.

Ripans Tabules cure jaundice.

PLANTES DE SERRE



L'arbre caoutchouc.

LE TEXTE DE L'ARRÊT QUI PERMET A TOUS DE PRENDRE LE TITRE DE COMTE OU DE MARQUIS EN FRANCE

La loi du 28 avril, 1832, contenant des modifications au Code pénal et au Code d'instruction criminelle, insérée au *Bulletin des Lois*, avait abrogé l'article 259 du Code pénal de 1810, et l'avait remplacé par la rédaction suivante :

Toute personne qui aura publiquement porté un costume, un uniforme ou une décoration qui ne lui appartiendra pas, sera punie d'un emprisonnement de six mois à deux ans.

L'ancien article étendait la même peine "à quiconque se serait attribué des titres royaux qui ne lui auraient pas été légalement conférés."

La loi de 1832 retrancha cette dernière disposition comme incompatible avec l'état de nos mœurs.

Pour la défendre, dit Duvergier, on a prétendu que cette disposition était la sanction de l'article 62 de la Charte qui reconnaît les titres de noblesse et donne au Roi le droit de faire des nobles à volonté ; mais on répondit que la Charte n'avait rien d'impératif dans sa disposition, qu'ainsi aucune loi pénale n'était nécessaire.

Chacun put donc, en conséquence, prendre inopinément le titre de baron, de comte, de marquis ou de duc. Il fut entendu, toutefois, que si, à l'aide de ces qualités, une escroquerie avait été commise, on se trouvait placé sous l'empire de l'article 405 du Code pénal.

Cette législation resta en vigueur jusqu'à la promulgation de la loi du 28 mai 1858, insérée au *Bulletin des Lois*, et qui régit encore aujourd'hui la matière.

Cette loi est ainsi conçue :

Article unique.—L'article 259 du Code pénal est modifié ainsi qu'il suit :

Art. 259.—Toute personne qui aura publiquement porté un costume, un uniforme ou une décoration qui ne lui appartiendrait pas, sera punie d'un emprisonnement de six mois à deux ans.

MIEUX QUE LE GOLD CURE



—Pourquoi je tiens les meubles renversés ? Quand mon mari arrive de son club un peu trop lancé, je le fais entrer ici. Il prend généralement la tempérance pour six mois.

Sera puni d'une amende de 500 francs à 10,000 francs quiconque, sans droit et en vue de s'attribuer une distinction purement honorifique, aura publiquement pris un titre, changé, altéré ou modifié le nom que lui assignent les actes de l'état civil.

Le Tribunal ordonnera la mention du jugement en marge des actes authentiques ou des actes de l'état civil dans lesquels le titre aura été pris indûment ou le nom altéré.

Dans tous les cas prévus par le présent article, le Tribunal pourra ordonner l'insertion intégrale ou par extrait du jugement dans les journaux qu'il désignera ; le tout aux frais du condamné.

Il n'est pas douteux que, pendant le quart du siècle écoulé de 1832 à 1858, certains aigrefins se sont affublés de titres de noblesse ne leur appartenant pas, et ont dû tomber sous le coup de l'article 405 du Code pénal.

Mais je ne crois pas qu'aucun jugement de Tribunal, pas plus qu'aucun arrêt de Cour d'appel, aient pu permettre à qui ce soit de prendre sans droit des qualifications nobiliaires.

—L'érection du gouvernement français en monarchie impériale, ouvrage du sénatus-consulte du 28 floréal an XII, amena, comme on sait, la création d'une nouvelle noblesse, sans cependant faire revivre les privilèges et les exemptions de l'ancienne. Ce fut l'objet du sénatus-consulte du 14 août 1806 et de deux décrets du même jour, 1er mars 1808, et que recréèrent les titres de prince, d'altesse sérénissime, duc, comte, baron et chevalier, avec hérédité, à certaines conditions.

Peu à peu, reparurent toutes les anciennes traditions ; et l'article 259 du Code pénal de 1810 plaça l'usurpation des titres de noblesse au rang des délits.

L'ancien texte est ainsi conçu :

Toute personne qui aura publiquement porté un costume, un uniforme ou une décoration qui ne lui appartenait pas ou qui se sera attribué des titres royaux qui ne lui appartenait pas ou qui se sera attribué des titres royaux qui ne lui avaient pas été légalement conférés, sera punie d'un emprisonnement de six mois à deux ans.

La charte de 1814 est venue statuer ainsi qu'il suit (art. 71) :

La noblesse ancienne reprend ses titres ; la nouvelle conserve les siens ; le roi fait des nobles à volonté.

Cette disposition a été maintenue dans la charte de 1830, art. 62.

La loi du 28 avril, 1832, est venue ensuite fort à propos, abroger purement et simplement l'article 259 du Code pénal, plus haut cité, qui punissait l'usurpation des titres de noblesse.

C'est alors que de nombreux écrivains ont écrit, et avec raison, que la noblesse était abolie implicitement par cette loi nouvelle.

SANTA CLAUS ENFIN SURPRIS



Le recorder.—Sergent, quelle est l'accusation ?
Le sergent.—Tentative de vol avec effraction. Je l'ai saisi au moment où il sortait d'une cheminée.
Le recorder.—Référé à la cour de police : c'est un cas de pénitencier.

Les deux chartes avaient restauré l'ancienne noblesse et maintenu la nouvelle ; ainsi, cette institution subsistait en France, dépouillée de ses prérogatives, de ses exemptions, et amenée à ne plus être dans le monde qu'une simple distinction honorifique ; elle n'offrait aucun danger pour la liberté et rompait à peine l'égalité politique et civile. Elle constituait si peu une aristocratie, et on y attachait (après la loi du 18 avril 1832) si peu d'importance, que l'usurpation d'un des titres qui lui appartenait n'était pas même un délit, et qu'il était permis à chacun de prendre celui qui lui plaisait, sans être pour cela passible d'aucune peine.

A. DIEUAIDE.

RÉPONSE ÉVASIVE

Alma.—Ernest, vous avez vu mon père ?
Ernest.—J'arrive justement de son bureau.
Alma.—Vous a-t-il donné son consentement ?
Ernest.—Je ne le sais pas encore.
Alma.—Qu'a-t-il dit ?
Ernest.—Il n'a rien dit du tout.
Alma.—Lui avez-vous demandé au moins ?
Ernest.—Pour ça, oui. Voici ce qui a ou lieu : J'arrive et je lui dis : "Monsieur, je voudrais épouser votre fille ; ai-je votre consentement ?" Il se retourne, et me fixe pendant une minute ; alors sa figure devient toute rouge—je ne sais pourquoi ?—Il m'empoigne, me fait sauter le comptoir, me jette dehors, et je n'ai pas eu le temps de répéter ma question, qu'il fermait la porte derrière moi. Ça sorte que je ne sais pas encore ce qu'il va répondre.

RIEN COMME LA SURETÉ

Le voyageur (pendant une tempête).—Pourquoi nous faites-vous payer maintenant ; ne pourriez-vous pas attendre au moins que nous soyons arrivés de l'autre côté ?
Le traversier.—Monsieur, ce sont les ordres qu'on nous donne. On ne peut jamais prendre trop de précaution. Le bateau peu sombrer et les passagers s'en aller au fond. S'ils n'ont pas payé, où en sera la compagnie ?

NOËL.

La Noël!

Que de souvenirs joyeux, et, aussi, que de regrets en face de l'irréparable gâchage de la vie, évoque cette fête en l'âme des gens par le temps ou par les soucis de l'existence vieillis!

Ah! les belles illusions de l'enfance! les franchises envolées vers l'idéal azure! les pures croyances en toutes ces légendes par l'amour maternel créées!

Ignorance de la vie réelle, qui faites des premiers ans les plus heureux, qu'êtes vous devenus!

Où est le temps où, plein de foi impatiente en un lendemain prometteur de joie, on déposait,

qui avait entendu parler de l'enfant de Joseph le charpentier, de sa grande sagesse, de la haute science qu'il avait déployée devant les docteurs, — enfin il ne croyait pas qu'il fut prophète, et Dieu moins encore.

L'Enfant Jésus connaissait les pensées secrètes de cet homme qui, de plus, était un magicien en renom.

Quand le forgeron eut pris la patte du cheval, l'Enfant Jésus la toucha près du genou, la patte se détacha soudain à cet endroit, le forgeron poussa un cri de surprise, mais le bel enfant aux cheveux blonds: — Ferrez toujours, dit-il, vous aurez plus d'aisance ainsi, Dieu le Père, par son fils, fera le reste.

Dieu pour faire comme cet enfant; moi, je suis magicien, et vais casser et recoller la patte de mon cheval.

Il lui cassa et coupa la patte; le pauvre animal s'affaissa; son sang coulait à flots, le magicien faisait d'impuissants efforts pour souder les parties disjointes, — le cheval allait mourir.

— Oh! bel Enfant Jésus s'écria le magicien, confus et désolé, soyez assez bon pour faire ce que je ne puis faire.

Et le bel Enfant Jésus, s'approchant dit au cheval:

"Lève-toi" et le cheval mourant se leva soudain.

Il dit au magicien:

AUX PATRONNES DU SAMEDI



LE VRAI PUDDING DE NOËL

sous le manteau noirci de la cheminée familiale, les souliers, parfois éculés, que le petit Noël devait remplir!

Rappelons quelques-unes des légendes qu'aux veillées, les femmes et les vieillards se plaisent à raconter.

Un jour, après que Joseph et Marie eurent retrouvé l'Enfant Jésus dans le temple, enseignant et interrogeant les docteurs de la loi, ils retournaient en leur petite ville de Nazareth.

Chemin faisant, il arriva que le cheval de saint Joseph perdit un des fers, et comme la route était rocailleuse, il fallut arrêter chez un forgeron pour faire chausser la bête. Or, dans la boutique, il se trouvait un mécréant (il s'en trouve partout),

Le forgeron ferra et tapa ferme.

Quand le fer fut posé, le forgeron se tournant vers Jésus: C'est fait, ô le plus bel enfant qu'on puisse voir dans ce monde, si vous n'êtes pas un chérubin du ciel.

Et Jésus, doucement, dit au cheval:

Créature de Dieu le Père, Dieu le Fils le veut ainsi, viens, reprends ton pied détaché.

Le pied s'échappa des mains du forgeron, le cheval tendit son membre mutilé. Jésus toucha les deux parties séparées et elles furent à l'instant soudées.

— Vous êtes vraiment le Fils de Dieu, s'écria le forgeron tombé à genoux.

— Oh! fit le mécréant, pas besoin d'être fils de

"Approche cette patte, efforce-toi de la recoller."

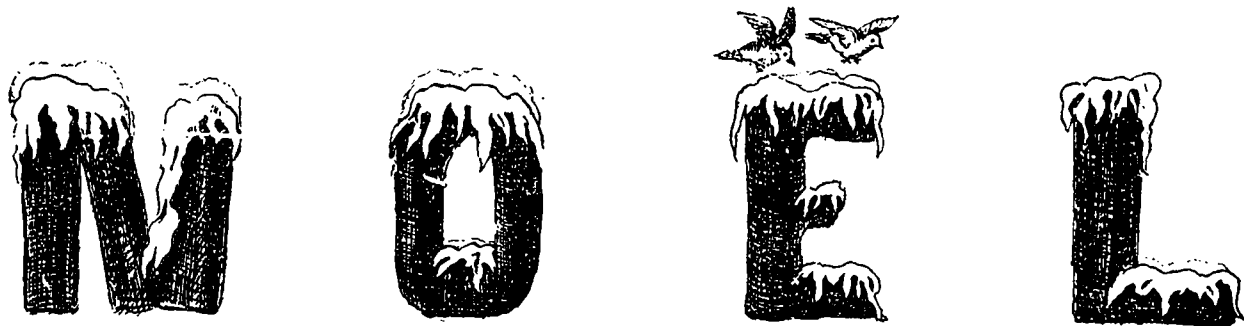
"Non, non, je ne puis, mais vous seul, ô bel Enfant Jésus!"

— Laisse ce pied retomber par terre, et il le fit:

"Si tu étais Dieu, ou le fils de Dieu, tu dirais à ces chairs: "Chairs disjointes, débris lambeaux reprenez votre première forme, et tu serais obéi comme moi."

A l'instant même, la patte du cheval reprit son premier état; le mécréant devint un croyant fervent, et le forgeron fut le premier qui monta en paradis sous la loi de grâce; depuis, il n'y a pas un seul forgeron en enfer.

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"



Paroles de *E. A. Camille* Musique de *E. A. Camille*

Orgue
ou
Piano



- nez a - do - rez le Sei - gneur Chré - tiens, chan - tez, chan - tez le doux mys -

- té - re Le Christ est né - voi - là vo - tre sau - veur Qui c'est Je -

- sus qui vient par sa souf - fran - ce Nous ra - ce - ter, vous mé - ri - té le

ciel ! - Pros - ter - nez vous, il est vo - tre es - pé - ran - ce Re - mer - ci -

- ez le Très-Saint c'est no-ël! no-ël! No-ël No-ël No-

-ël Re-mer-ci- ez le Très-Saint c'est no-ël! No-ël No-

-ël! No-ël c'est No-ël! Re-mer-ci- ez le Très-Saint c'est No-ël

Entendez-vous la divine harmonie
 Du Gloria, que l'on entonne aux cieux?
 C'est pour le Fils de la Vierge Marie,
 Et pour fêter sa venue en ces lieux.
 Voyez aussi cette étoile brillante,
 C'est notre Dieu, notre Père Éternel
 Qui s'allumera dans sa bonté constante,
 Pour nous guider vers Jésus, vers Noël! (ter)
 Noël! Noël! Noël! Noël! vers Noël! (bis)

De cet Enfant célébriez les louanges,
 Saints du Seigneur, chantez, célestes voix,
 Et l'unisson du chœur sacré des anges,
 Glorifiez Jésus le Roi des rois.
 Harpes, lancez vos notes d'allégresse,
 Encens divin, en ce jour solennel,
 Montez, montez jusqu'au Dieu de sagesse,
 Vers l'Esprit-Saint, vers Jésus, vers Noël! (ter)
 Noël! Noël! Noël! Noël! vers Noël! (bis)

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

XXX. — LA RANÇON.

(Suite)

" Mon père,

" Je suis prisonnière ; ceux qui se sont emparés de moi me respectent et n'ont à mon égard, jusqu'à présent, aucune mauvaise intention. Seulement, comme ils sont pauvres et que vous êtes riche, et que cette inégalité des faveurs de la fortune leur paraît injuste, ils ont résolu de profiter de l'occasion qui se présente pour rétablir l'équilibre. En conséquence, ils pensent que ce n'est pas trop exiger de vous que de vous demander une somme de cinquante mille livres en bonnes espèces d'or ou d'argent. Moyennant le paiement de cette somme, fait entre les mains de l'homme qui vous porte cette lettre, je serai remise immédiatement en liberté et je retournerai aussitôt au château de Kergen. Il faut que ce paiement soit fait sans retard. On ne peut vous accorder plus de vingt-quatre heures pour compléter la somme qui vous est nécessaire. Ce temps vous suffira et au-delà.

" Si, au bout du temps fixé, les cinquante mille livres n'avaient pas été remises à qui de droit, mon honneur et ma vie courraient les plus grands dangers, et rien ne pourra sauver ni l'un ni l'autre.

" Que le messenger chargé de cette lettre vous soit sacré. Songez que je suis prisonnière et que si ce messenger était en butte à quelque mauvais traitement, les mains entre lesquelles je me trouve sauraient le venger et qu'on exercerait sur moi de terribles représailles.

" Je ne doute point que vous me tiriez à l'instant même d'une situation aussi cruelle, et j'attends avec impatience, mais avec confiance, les effets de votre tendresse pour moi.

" Votre fille,

" MARGUERITE DE KERGEN."

En parcourant l'étrange épître que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, la jeune fille avait pâli.

—Avez-vous lu cette lettre ?—demanda-t-elle à Denis après avoir achevé.

—Hélas, oui ! répondit ce dernier.

—Et qu'en pensez-vous ?

—Je pense que vous devez vous borner à en conserver le sens, mais qu'il est impossible, complètement impossible, de la copier et de l'envoyer telle qu'elle est. . . .

—C'est mon avis ; mais ces changements seront-ils acceptés par ces bandits ?

—Sans aucun doute ; pourvu que la demande d'argent soit nettement formulée, et pourvu que vous insistiez sur l'urgence d'un envoi immédiat, c'est tout ce qu'ils demanderont.

—Alors, je vais me mettre à l'œuvre . . . le plus tôt serait le mieux. Si ces misérables sont pressés d'en finir, je le suis encore plus qu'eux.

—Le capitaine m'a dit qu'il y avait dans la chambre où nous sommes des plumes, de l'encre, du papier et du parchemin. Voulez-vous que nous cherchions ensemble tout cela ?

—Oui, —répondit Marguerite, — car ma pauvre tête est dans un tel état de désordre, que, seule, il me serait impossible de rien trouver.

Denis chercha en effet et découvrit bientôt (ce qui, par parenthèse, ne doit nullement étonner nos lecteurs) tout ce qu'il fallait pour écrire.

—Chère Marguerite, —dit-il, — je vous laisse . . . vous avez sans doute besoin de rester seule pour vous recueillir et méditer les expressions de votre lettre . . . Dans une heure je reviendrai . . .

Et le jeune homme s'éloigna, laissant à Marguerite la lampe qu'il avait apportée.

Mademoiselle de Kergen s'enferma et se mit à écrire. Quant Denis revint, elle avait achevé depuis quelques instants.

Il nous paraît complètement inutile de rapporter ici sa lettre, dont nous connaissons le sens. Disons seulement que cette lettre était un chef-d'œuvre de grâce touchante, et que, malgré tout le désir de Marguerite de ne point trop alarmer son père sur sa position, il était impossible de lire ces deux pages baignées de pleurs contenus, sans se sentir ému violemment.

—Est-ce bien ainsi ?—demanda la jeune fille à Denis.

Ce dernier ne répondit qu'en essuyant les larmes que lui avait arrachées cette lecture.

—Mais, vous, Raoul, vous, mon ami . . . —s'écria tout à coup mademoiselle de Kergen, — qu'allez-vous faire ? Dans tout ceci il n'est pas question de vous . . .

—Oh ! —répliqua Denis, avec un demi sourire, — ne vous inquiétez pas de moi, chère Marguerite, on ne me taxe pas si haut que vous ; on n'exige, pour ma rançon, que vingt mille livres.

—Vingt mille livres ?

—Pas davantage.

—Mais c'est une somme énorme, cela !

—Pour ceux qui ne l'ont pas, mon Dieu oui.

—Oh ! je le sais bien que vous êtes riche, Raoul, mais cette somme l'avez-vous à votre disposition immédiate ?

—Oui, par bonheur.

—Comment cela ?

—La petite valise que j'ai laissée au château de Kergen se trouve, par le plus grand hasard du monde, contenir précisément les vingt mille livres en question.

—Et cette valise, comment ferez-vous pour l'avoir ?

—Je vais vous demander tout simplement la permission d'ajouter quelques lignes à votre lettre, et le messenger des bandits rapportera nos deux libérés en même temps . . .

Denis, en effet, prit la plume, et, à la suite des dernières lignes de Marguerite, il traça un post-scriptum qu'il signa en l'accompagnant des expressions de son tendre respect pour Réginald.

Ceci fait, il quitta de nouveau la jeune fille.

Son absence fut courte.

—Le messenger vient de partir, —dit-il en revenant. Le capitaine est enthousiasmé de votre style et me paraît regretter fort vivement de ne vous avoir pas fait demander cent mille livres, au lieu de cinquante . . .

—Cent mille livres ! . . . répéta Marguerite ; — mais jamais mon père ne serait venu à bout de réunir en vingt-quatre heures une pareille somme !

—C'est aussi le raisonnement que s'est fait le capitaine . . . Heureusement pour vous, il ignorait que le banquier de votre père fût en ce moment au château, ce qui, pour lui, aurait simplifié les choses, attendu que Van Gaët porte toujours avec lui, dans son portefeuille, deux ou trois millions, et que ce portefeuille entier eût été mis à la disposition de votre père.

—Vous avez raison, —répliqua Marguerite, et cette circonstance est heureuse pour nous, elle évitera à mon père tout embarras, et l'argent, au moins, ne se fera pas attendre.

Denis sourit amèrement, mais à la dérobée, et la jeune fille ne put voir l'expression sinistre de son visage.

En ce moment deux hommes soigneusement masqués parurent sur le seuil de la chambre, dont la porte était restée ouverte pendant l'entretien qui précède. Ils portaient une petite table toute servie. Cette table fut placée par eux au milieu de la chambre. Ils disposèrent deux couverts et allumèrent deux couverts et allumèrent les huit bougies de deux candélabres d'argent. Les cristaux, l'argenterie et les mets témoignaient cette richesse féérique et de bon goût qui se retrouvait jusque dans les plus petits meubles et dans les moindres ornements de la pièce.

Marguerite ne put retenir un geste de surprise. Le luxe seigneurial du château de Kergen était dépassé, et de beaucoup, par ce qu'elle voyait.

Les deux hommes masqués se retirèrent silencieusement, comme ils étaient venus, et refermèrent la porte derrière eux.

—Il faut concevoir, au moins, —dit le jeune homme avec une sorte de sourire, — que ces étranges brigands n'ont pas l'intention de nous laisser mourir de faim ! Voulez-vous, mademoiselle, me faire l'honneur de m'accepter pour convive.

D'un léger mouvement de tête, Marguerite fit signe que oui, et elle s'assit en face de Denis.

XXXI. — LA RÉPONSE.

Deux jours s'écoulèrent.

Pendant ces deux jours, Marguerite ne vit que Denis, et encore devons-nous à la vérité de déclarer qu'elle le vit fort peu. Les bandits semblaient veiller rigoureusement sur leur captif et ne lui laisser qu'à certains moments la liberté de s'entretenir avec mademoiselle de Kergen.

A mesure que passaient les heures, Marguerite voyait approcher l'instant où la réponse de son père arriverait, et où, par conséquent, la liberté lui serait rendue.

Avons-nous besoin de dire avec quelle anxiété avide elle aspirait après ce moment ?

Le matin du troisième jour, la jeune fille entendit un grand mouvement et un grand bruit dans le château. Ce bruit et ce mouvement mirent en éveil ce sentiment qui, chez les femmes, est aussi ancien que le monde, et dont Eve, notre première mère, a donné le premier exemple, la curiosité.

Aussi, lorsque Denis arriva auprès d'elle, elle lui demanda vivement :

—Qu'y a-t-il donc, et que se passe-t-il d'extraordinaire en ces lieux ?

—Il paraît,—répondit le jeune homme,—que les bandits ont fait cette nuit une nouvelle expédition ; ils ont attaqué un convoi de marchandises dont ils se sont emparés, mais on leur a opposé une vigoureuse résistance, et deux d'entre eux ont reçu des blessures mortelles. Ces misérables ont été apportés ici, et le capitaine a donné l'ordre d'aller chercher un prêtre dans l'un des villages voisins et de le ramener de gré ou de force pour administrer les mourants et les réconcilier avec Dieu. Cet ordre a été exécuté ; de là, le bruit que vous avez attendu.

—Quoi ! . . . —s'écria Marguerite,—de tels hommes croient donc en Dieu ?

—A ce qu'il paraît. . . .

—Mais à quoi leur sert cette croyance, puisqu'elle n'a pas le pouvoir de les détourner d'une vie criminelle et infâme ?

Denis ne répondit point.

—Ainsi,—reprit Marguerite,—le prêtre qu'ils sont allés chercher est ici ?

—Je l'ai vu passer il n'y a qu'un instant, tremblant et plus semblable à une victime qui marche à la mort qu'à un homme qui vient juger, consoler et absoudre au nom de Dieu. . . .

—Et quand il aura rempli les devoirs de son saint ministère, que fera-t-on de lui.

—Vraisemblablement on le ramènera à l'endroit où on l'a pris.

—Prions aussi,—dit Marguerite,—prions avec lui, prions pour les coupables qui vont mourir.

Il y eut, entre les deux interlocuteurs, un silence de quelques instants.

Puis la jeune fille demanda :

—Raoul, pensez-vous que le messager qui vient du château de Kergen se fasse encore bien longtemps entendre ?

—Si mes calculs ne sont point trompés, il doit arriver aujourd'hui même, dans quelques heures. . . .

—Ah ! que Dieu permette qu'il se hâte, car je souffre cruellement ici, et j'ai bien besoin d'air, de soleil et de liberté.

Marguerite n'avait pas achevé ces mots, quand on frappa légèrement à la porte, qui du reste était entr'ouverte et restait toujours ainsi lorsque Denis se trouvait auprès de la jeune fille.

—Entrez,—dit cette dernière.

Herrmann parut. Il ne portait pas de masque, et il tenait dans sa main droite une lettre dépliée.

—Mademoiselle de Kergen,—dit-il d'un air sombre,—le messager est revenu. . . .

—Eh bien ?—demanda d'une voix tremblante Marguerite qui sentait son cœur se serrer.

—Eh bien, mademoiselle, voilà la réponse à votre lettre.

Et il tendit à la jeune fille le papier qu'il tenait à la main.

Marguerite y jeta un rapide coup d'œil.

—Ce n'est pas l'écriture de mon père ! s'écria-t-elle.

—Lisez,—dit Hermann.

Les yeux de la jeune fille cherchèrent la signature. Cette signature était celle-ci :

“ VAN GOET.”

Elle lut rapidement, mais en pâlisant à chaque ligne, et avec un tremblement convulsif qui secouait violemment son corps si frêle et ses mains charmantes.

Nous reproduisons textuellement :

“ Mademoiselle,

“ M. le baron Réginald de Kergen, qui veut bien m'honorer de toute sa confiance, me charge de répondre pour lui à la lettre que vous venez de lui adresser.

“ Une bien légitime indignation l'empêche de s'acquitter lui-même de cette pénible tâche.

“ Ma réponse sera courte, car, en présence d'une perversité si étrange et si précoce, il n'est besoin ni de de phrases, ni de beau-coup de lignes, pour dire franchement et brutalement sa pensée entière.

“ Monsieur le baron de Kergen, mademoiselle, n'est pas et ne peut pas être la dupe de la triste et odieuse comédie qui vient d'être jouée à son intention. Il ne croit point que vous ayez été enlevée de vive force et à main armée par des bandits que le hasard aurait conduits là tout exprès pour vous surprendre dans votre tête à-tête avec cet honorable inconnu que vous vous obstinez, malgré l'évidence, à nommer *Raoul de Navailles*.

“ Non, mademoiselle.

“ Heureusement, ou plutôt malheureusement pour lui, M. le baron Réginald de Kergen est plus clairvoyant. Ce noble vieillard ne peut se faire aucune illusion. Votre conduite lui donne la preuve manifeste que vous avez entendu les funestes révélations que je croyais ne faire qu'à lui seul. Vous saviez ce qu'était cet homme qui n'avait pas rougi de s'introduire dans une famille comme la

“ vôtre sous un nom d'emprunt, sous un titre volé ! Vous le saviez et au lieu d'arracher de votre cœur un honteux amour, un amour infâme et déshonorant, vous avez rompu, sans hésitation tous les liens de famille, vous avez sacrifié sans remords votre vieux père et votre jeune sœur ! . . . et à qui ? . . . à un homme perdu de ces et de crimes !

“ Aujourd'hui sans doute à l'instigation de ce misérable, vous inventez une sorte de roman invraisemblable pour vous procurer une somme d'argent que ce prétendu chevalier de Navailles dévorerait à coup sûr en débauches viles ! A tout ceci, il n'y a qu'une réponse possible, mademoiselle. Cette réponse, la voici :

“ Vous avez renié et repoussé votre famille ; votre famille à son tour vous renie et vous repousse. Vous n'avez plus de père ! vous n'avez plus de sœur ! Il y a mieux, vous n'êtes plus du nombre des vivants !

“ Au moment où je vous écris, des prêtres de votre religion, en vêtements de deuil, dans la chapelle du château, s'approprient à chanter l'hymne des morts autour d'une cercueil vide que, votre père et moi, nous avons cloué nous-même cette nuit.

“ Dans une heure on descendra ce cercueil dans le caveau mortuaire où dorment vos ancêtres. Dans une heure, un ouvrier viendra et gravera sur la pierre d'une tombe ces mots :

CI-GIT MARGUERITE DE KERGEN.

“ Vous voyez que vous êtes morte, et bien morte ! Vous voyez qu'il n'y a plus, aujourd'hui, qu'une fille de la maison de Kergen, et que cette fille s'appelle Mina.

“ Mais que vous importe ? N'avez-vous pas pour vous consoler la tendresse de votre amant ? N'allez-vous pas, en vous unissant à la noble maison de Navailles, devenir l'une des premières dames du beau royaume de France ? N'allez-vous pas tenir à la cour le rang que la naissance de votre mari vous y assigne ? Et, croyez-moi, ce rang sera beau ! Je connais les Navailles, mademoiselle, et ce sont de fort grands seigneurs.

“ Cet avenir éblouissant vous empêchera, certes, de regretter le passé ! Seulement, quoiqu'il arrive, et c'est votre père qui parle par ma voix, ne venez jamais frapper à la porte du château de Kergen.

“ Cette porte vous sera fermée, quand bien même vous auriez faim, quand bien même vous auriez froid, et les valets du baron de Kergen chasseraient l'aventurière.

“ Ne doutez point, cependant, mademoiselle, du profond respect et de l'inaltérable dévouement.

“ Avec lesquels j'ai l'honneur d'être le plus humble et le plus obéissant de vos serviteurs.

VAN GOET.

Marguerite acheva cette lettre infâme. De minute en minute, de seconde en seconde, sa pâleur était devenue plus livide. Enfin, quand elle eut avalé le calice jusqu'à la lie, quand ses yeux eurent déchiffré le dernier mot de la dernière ligne, elle poussa un faible cri. Ses yeux se fermèrent, ses bras se raidirent, ses lèvres devinrent aussi blanches que celles d'une morte. Son corps oscilla en avant et en arrière, et elle tomba sans connaissance.

Cependant, à cette même heure, on venait d'ensevelir dans les caveaux de Kergen, le corps de Van Goët assassiné, et Réginald et Mina, prosternés devant l'autel, après avoir prié le Dieu des chrétiens pour le repos de l'âme du juif, murmuraient, les yeux baignés de larmes et les mains levées vers le ciel : — Dieu tout-puissant, Seigneur mon Dieu. . . . Dieu bon et Dieu juste. . . . ne nous frappez pas si cruellement. . . . rendez-nous plus que la vie. . . . rendez-nous notre bien-aimée Marguerite ! . . .

(A continuer.)

Montréal, 19 Janvier 1891. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M.D. *Mon cher Monsieur.*—Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements. Votre tout dévoué, C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.

Montréal, 12 Janvier 1891.—Je soussigné, certifie que ma femme souffrait depuis six ans et mon enfant, âgé de quatre ans, depuis sa naissance. Tous deux ont été parfaitement guéris par l'usage de deux flacons du Sirop de Térébenthine du Dr. Lavolette.—ADOLPHE LEMAY, 863 rue St-Denis, Côteau St-Louis, conducteur boulanger chez Stuart & Herbert, No. 1010 Rue Rivard.

Montréal, Décembre 1890.—J'ai déjà eu occasion de me servir de diverses préparations à la thérébenthine et je m'en suis toujours bien trouvée dans les affections des bronches et de la gorge. J'ai dernièrement administré à plusieurs de mes enfants du Sirop de Térébenthine du Dr. Lavolette, et en ai obtenu des effets prompts et remarquables, surtout dans les cas de toux croupale. Mme Recorder B. A. T. DE MONTIGNY.

NOTRE METHODE EST NOUVELLE ET ORIGINALE

CANADA SUPPLY CO'Y.

BUREAU ET SALLE DE VENTES: 54 RUE SAINT-JACQUES

\$1.00 par semaine donne droit à un Habillement ou un Pardessus fait sur commande, une Montre en Or, un Moulin à Coudre, un Set de Chambre, un Set de Salon, un Set à Diner, un Poêle, etc., etc.

DES AGENTS ACTIFS SONT DEMANDES.

MODE DE TIRAGE.

Voici comment se fait le tirage.—Nous prenons trente-cinq petites billes en marbre portant les numéros de trente-cinq contrats; nous les mettons dans une boîte que nous fermons. Après avoir bien agité la boîte, nous ouvrons une petite porte (suffisante tout au plus pour permettre d'y introduire la main) pratiquée dans le couvercle de la boîte; une des personnes présentes est appelée à faire le tirage, et la bille sortant, dont le numéro correspond à celui qui se trouve sur un des contrats, donne droit au signataire de ce contrat au prix de trente-cinq piastres en marchandises.

Un nouveau contrat doit remplacer, au prochain tirage, le contrat gagnant.

CANADA SUPPLY CO., 54 RUE ST-JACQUES

LA MANIERE DE JOINDRE LE CLUB

Je, _____ m'engage à devenir membre d'un Club de trente-cinq personnes dans la CANADA SUPPLY CO., et à payer trente-cinq piastres à la dite Compagnie par versements hebdomadaires d'une piastre.

Signature

CANADA SUPPLY CO.

En considération des engagements ci-dessus remplis, la dite compagnie s'oblige, pendant trente-cinq semaines, envers M _____ à faire un tirage hebdomadaire tel que décrit dans nos cartes d'annonce, auquel trente-cinq personnes seulement auront droit de prendre part; de donner à qui gagnera dans ce tirage une valeur de trente-cinq piastres en marchandises; à annuler le contrat du gagnant pour l'avenir; de plus, à donner à l'expiration des contrats non-gagnants, la valeur de trente-cinq piastres en marchandises aux signataires de ces derniers contrats. CANADA SUPPLY CO.

J. P. Couchee Gerant.

THEATRE - ROYAL QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 19 DECEMBRE
Après-midi et soir.)

Engagement de M. J. H. WALLICK, le Populaire Acteur

LUNDI, MARDI, MERCREDI, APRÈS-MIDI ET SOIRÉES.

THE CATTLE KING

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI, APRÈS-MIDI ET SOIRÉES

THE BANDIT KING

Chevaux Dressés. Magnifiques Décors. Etc.

PRIX D'ADMISSION:

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE: DEVIL'S MINE.

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Deux Soirs Seulement, JEUDI et VENDREDI

Les M. A. A. MENESTRELS

Avec matinée Samedi Après-Midi.

Un Chœur de 50 Voix

Prix ordinaires.

Semaine commençant LUNDI, 26 DECEMBRE, matinées Mercredi et Samedi.

MATINÉE EXTRA LUNDI et le JOUR de NOEL,

HELEN BARRY

Actrice figurante d'Angleterre et d'incomparables acteurs dans

THE DUCHESS

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, au magasin de la Cie New-York Piano, à l'Hôtel Windsor et au Balmoral Hôtel, de 9 a. m. à 5 p. m.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CRÔISSANCES DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, Franco.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"
Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE OCTOBRE

24,500 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre

CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

A. LEOFRED

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCURSALE A SHERBROOKE; A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 a-1 oct



A LA DERNIERE PERIODE. 8
DENTON, LAKE, Co., Wis., dec. 1888.

Le Revd. J. C. Bergen rend témoignage sur ce qui suit: "James Hooney qui souffrait de la danse de St. Guy à la dernière période fut soigné durant un an et quart pour le moins par plusieurs médecins sans aucun résultat. Deux bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig l'ont parfaitement guéri."

L'EXPERIENCE D'UN CURE CANADIEN.
St. PAUL, P.Q., 10 fév. 1890.

Je suis heureux de pouvoir rendre mon témoignage sur l'excellence du Tonique Nerveux du Père Koenig. Souffrant depuis longtemps d'une débilité nerveuse due à la Dyspepsie, j'ai éprouvé un changement radical en moi en faisant usage de ce remède; non seulement sur les nerfs mais la dyspepsie disparaît promptement. Avec ce remède on a obtenu des guérisons semblables chez quelques-uns de mes confrères. Je le considère tout à fait effectif et propre à guérir toutes les maladies nerveuses et celles provenant de la même cause.

J. E. LAFLECHÉ, Curé.

GRATIS—Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Douteille; 6 pour \$5

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

OCCASION !

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Pancartes
- Annonces d'encre, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme; et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS et DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251. Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le PLANC PAILLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— *Spécimen franco sur demande.*

LA CURIOSITE UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Racine, Place Louvois, Paris France.

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

Un CADEAU de NOEL

DES PLUS DÉSIRABLES, EST

UNE BONBONNIERE !

Surtout une Bonbonnière que l'on peut habiter !

FAITS INTÉRESSANTS POUR

L'HOMME ÉCONOME.

NOUS SOMMES A CONSTRUIRE

CENT MAGNIFIQUES RESIDENCES

— AU —

PARC AMHERST

Pas d'encombrement !

Beaux jardins !

Service des chars urbains !

Rues larges !

\$100 A \$200 COMPTANT

— ET —

\$15 A \$25 PAR MOIS SANS INTERET

Paieront pour ces résidences en peu d'années.

Nous vous demandons de visiter ces résidences pendant qu'on est à les bâtir, afin de vous convaincre qu'elles sont **SOLIDEMENT CONSTRUITES**, avec les **MEILLEURS MATÉRIAUX** que l'on peut acheter argent comptant.

Les plans et spécifications peuvent être examinés à mon bureau, 116 Rue Saint-Jacques, Montréal.

FRED. R. ALLEY.